

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

CHRIST ET VOIES SPIRITUELLES

mars - avril 1994

35 F

La pensée de l'Inde interroge
notre foi chrétienne

Le Jésus de l'Islam et le Christ
de la foi

Rencontre d'autres univers
spirituels

165

165 - 1994

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Edito

Le comité de rédaction p. 1

Christ et voies spirituelles

Cristophe Roucou p. 3

La pensée de l'Inde interroge notre foi chrétienne

Félix Machado p. 17

Satchitananda : hymne d'adoration

Brahmobandhav Upadhyaya p. 28

Le Christ, paradigme de l'être humain en terre d'Afrique

Jean Nyémé p. 30

Le Jésus de l'Islam et le Christ de la foi

Bénédicte du Chaffaut p. 48

Etre chrétien

Pierre Claverie p. 54

Rencontre d'autres univers spirituels

Jacques p. 58

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

Voici le troisième volet de la réflexion christologique menée par la Mission de France et ses partenaires en juillet dernier à Francheville : **Le Christ et les voies spirituelles.**

Après avoir abordé les questions que posent à notre foi en Jésus-Christ la pauvreté (n° 163) et la modernité (n° 164), il convient de faire place à cet autre défi que constitue la pluralité des quêtes spirituelles de nos contemporains.

Chacun d'entre nous vit quotidiennement par le travail ou l'habitat la relation avec des "autres", qu'ils soient autrement croyants ou qu'ils se réfèrent à d'autres valeurs spirituelles. Au fil des rencontres, des amitiés nouées et des combats partagés, nous avons pris la mesure de la consistance humaine et spirituelle de tous ces compagnons. Cette expérience de rencontre, d'accueil et d'ouverture ne nous laisse pas indemnes. Un jour ou l'autre la question se pose à nous : quelle place faisons nous à tous ces "autres" dans l'expression de notre foi ?

La première intervention, celle de Christophe ROUCOU, prêtre de la Mission de France, de retour en Monde Arabe après son mandat de responsable de la Formation, a pour but de baliser notre réflexion. En s'appuyant sur la typologie établie par J. DUPUIS ⁽¹⁾, cette intervention esquisse les principaux types de réponses possibles à la question de l'universalité du salut de l'humanité en Jésus-Christ et suggère l'attitude à adopter pour mener cette recherche.

(1) J. DUPUIS, *Jésus-Christ et la rencontre des religions*, Paris, Desclée, 1989.

Les deux articles qui suivent nous invitent délibérément à un décentrement : nous mettre à l'écoute de ceux qui, issus d'une autre tradition spirituelle, ont accueilli le message de l'Évangile.

Notre ami Félix MACHADO est depuis peu membre du Conseil Pontifical pour le dialogue inter-religieux après avoir été professeur au séminaire de Bombay. Il entrouvre pour nous les profondeurs de la pensée hindoue, rend compte de la découverte émerveillée de la figure du Christ et montre comment elle s'accommode mal des étroitesse de la tradition occidentale.

Jean NYEME TESE, Vice-recteur de l'université catholique de Kinshasa au Zaïre, nous montre comment la rencontre du Christ s'enracine dans la vision africaine du monde et de la personne humaine. "Visiteur divin, Proto-ancêtre, Initiateur" : un nouveau visage du Christ apparaît qui nous déloge de nos représentations habituelles.

Certains d'entre nous font le parcours inverse : issus d'un monde chrétien, ils sont partis à la rencontre d'autres traditions spirituelles.

C'est le cas de Bénédicte du CHAFFAUT. Mère de famille, théologienne, Bénédicte est membre de l'équipe Mission de France de Grenoble. Après un séjour de plusieurs années en Tunisie, Bénédicte continue à creuser un chemin de rencontre avec l'Islam, à travers ses recherches et son insertion aux côtés de femmes maghrébines. Ce chemin conduit à la découverte de nouvelles facettes du mystère du Christ.

D'abord prêtre-ouvrier en France, JACQUES vit en Chine depuis quinze ans. En partageant les principales étapes de son itinéraire, devant l'immensité et la diversité du continent chinois, il nous invite à mesurer la distance qui sépare la rencontre du dialogue et nous convie ainsi à l'humilité devant le travail de l'Esprit.

Le Comité de Rédaction

CHRIST ET VOIES SPIRITUELLES

Propositions cible

Christophe ROUCOU

INTRODUCTION

Cet exposé s'intitule propositions-cible, son objectif est de nous permettre de mesurer les enjeux théologiques, les atouts, les carences aussi des positions que nous prenons sur ce terrain du rapport de Jésus le Christ avec les autres voies spirituelles de notre humanité. Choisir de situer le Christ de telle ou telle manière a des conséquences sur la conception du salut, de la mission, de l'Eglise.

Mon propos n'est donc pas d'attribuer des points d'orthodoxie à telle ou telle position mais de voir ce à quoi nous tenons et ce par quoi nous sommes tenus.

Nous ne sommes pas là sur le terrain général du Christ et de la rencontre des religions, mais nous avons à honorer un point de vue précis : celui du salut. Et il nous faudra bien là aussi prendre position.

Comme il m'a été demandé, je puiserai dans le travail de réflexion de Jacques Dupuis, théologien jésuite belge, qui a vécu plus de trente ans en Inde ⁽¹⁾.

(1) J. Dupuis, *Jésus-Christ et la rencontre des religions*, Paris, Desclée, 1989.

Je procèderai en cinq points :

- quelques remarques préliminaires,
- la position de la question,
- la présentation de quatre positions actuelles en théologie sur ce sujet,
- la question du salut,
- l'attitude et l'esprit qui doivent guider cette recherche.

1. - REMARQUES PRÉLIMINAIRES

Le titre suivant a été choisi pour cette filière : **“Le Christ et les autres voies spirituelles”**.

Ceci signifie en premier lieu que nous nous intéressons à Jésus en tant que dans la foi chrétienne il est confessé comme Christ – en grec Christos c'est-à-dire “oint”, traduction du mot hébreu “meschiah”, messie –. Ce titre de Christ engage donc un rapport particulier et privilégié à Dieu et de Dieu aux hommes, selon la tradition biblique.

Cela signifie en second lieu que nous ne nous limitons pas aux traditions religieuses instituant un rapport entre Dieu et les hommes à travers des symboles, des rites, des textes... Mais nous incluons dans notre champ de réflexion certaines traditions que nous appelons spirituelles et qui ne posent pas nécessairement un rapport à Dieu comme à un être transcendant, le bouddhisme par exemple. L'expression “voies spirituelles” est donc plus large que l'expression “traditions religieuses”. La distinction faite dans un autre exposé entre univers religieux et univers spirituel me semble très pertinente.

Ce choix repose aussi sur un postulat anthropologique : celui d'affirmer qu'il y a en tout homme une dimension spirituelle qui est constitutive de son humanité. Par dimension spirituelle, nous entendons une capacité d'ouverture à la transcendance, ou à un dépassement vers l'absolu, une mise en oeuvre du désir d'absolu qui habite l'homme.

2. - LA QUESTION

Dans la mesure où notre pratique de la rencontre et du dialogue avec des hommes et femmes d'autres voies spirituelles nous conduit à reconnaître la valeur de leurs chemins vers Dieu et même à y reconnaître des chemins de Dieu vers eux, que faisons-nous alors de ces affirmations de la foi chrétienne :

- comme celle de Paul : *"Dieu notre sauveur...veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. Car Dieu est unique, unique aussi le médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ-Jésus, homme lui-même."* (1 Tm 2,4-5)

- ou celle de Pierre : *"Il n'y a pas d'autre nom donné aux hommes sous le ciel par lequel nous puissions être sauvés."* (Ac.4, 12)

● Dans la rencontre des autres voies spirituelles, que devient cette dimension de l'universalité du salut de l'humanité en Jésus-Christ, traditionnellement portée et crue par la Tradition chrétienne ?

● Le contexte de cette rencontre ne conduit-il pas à mettre en question cette médiation universelle du salut ? Voire, en allant plus loin, à mettre de côté la perspective d'une théologie du salut pour penser le rapport du Christ avec les autres voies sur le registre

de la théologie de la création et/ou de la révélation ?

● Ces questions nous ne les posons pas par principe mais bien parce que nous nous demandons :

- Quel sens peut avoir le salut et/ou la libération pour les hommes et les femmes avec qui nous vivons ?

- De quel Jésus Christ être disciples et témoins pour que sa parole soit audible et recevable (ce qui ne veut pas dire entendue et reçue) par ces femmes et hommes des autres voies spirituelles qui sont nos compagnons de vie ?

3. - DIFFÉRENTES POSITIONS

Je reprends quatre positions présentées par J. Dupuis dans son livre et ses articles et j'en dégage quelques conséquences. Ces positions ne sont pas seulement des positions catholiques, on retrouve chez les théologiens de la Réforme les mêmes clivages ou différences.

Première position : ecclésiocentrisme

Elle consiste à prendre le vieil adage "Hors de l'Eglise point de salut" (Formule de St Cyprien de Carthage au III^{ème} siècle), au sens strict en posant que la reconnaissance explicite de Jésus Christ et l'entrée dans l'Eglise sont des conditions nécessaires pour bénéficier du salut de Dieu.

D'un point de vue ecclésiologique, et selon une interprétation catholique, il y a quasiment coïncidence entre le Christ et son corps qui est l'Eglise. Eglise et Royaume ne

étude

sont pas distingués, l'Eglise est la médiation constitutive du salut de Dieu en Jésus-Christ.

Dans ces conditions, la mission est annonce de ce salut, appel à la conversion et baptême des individus en vue de leur entrée dans l'Eglise, elle est "plantatio ecclesiae" – plantation de l'Eglise –.

Dans une telle théologie peu de place est faite à l'Esprit Saint : la théologie est christocentrique et non trinitaire. On parlera d'exclusivisme puisque tout autre accès au salut est exclu, seule subsiste la voie chrétienne. Quant aux autres voies spirituelles, elles ne sont en aucun cas considérées comme des voies ou des lieux du salut de Dieu.

Cette position prétend s'inspirer du théologien protestant suisse Karl Barth et a été développée par Kraemer⁽²⁾. Pour résumer à gros traits, la seule connaissance valide de Dieu est celle que propose la foi chrétienne, celle que l'homme reçoit en Jésus-Christ. Le Dieu des autres relève de l'idolâtrie.

Cette position a été condamnée par Rome (Lettre du Saint Office du 8 août 1949 désapprouvant la position de L. Feeney selon lequel l'appartenance explicite à l'Eglise ou le désir explicite d'y entrer est absolument nécessaire pour le salut individuel)⁽³⁾. S'il y a donc eu un désaveu officiel, la pratique de beaucoup ne s'est-elle pas inscrite dans cette perspective ?

Questions

- En quoi cette position respecte-t-elle l'action de l'Esprit-Saint ?
- Comment rend-elle compte de la foi et de la vie des croyants engagés sur d'autres voies ?

(2) J. Dupuis, op. cité, Chapitre 4 : *Quelle théologie chrétienne des religions ?*

(3) in *La Foi catholique*, 505-508

La seconde position : christocentrisme

Elle se fonde sur les affirmations du Nouveau Testament citées plus haut. Elle essaie de tenir, d'une part, l'affirmation selon laquelle le Christ est l'unique sauveur et, d'autre part, une théologie trinitaire qui reconnaît la présence du Christ et de son Esprit au-delà des limites visibles de l'Eglise.

Elle récusé, et c'est l'opinion de J. Dupuis que l'on ne peut pas balayer d'un revers de main, l'opposition en théologie chrétienne entre christocentrisme et théocentrisme.

Mais il lui faut penser le rapport du Christ avec les autres voies spirituelles. Deux perspectives se dessinent alors :

- une première est **la théorie de l'accomplissement** : ces voies sont des "préparations évangéliques" que le Christ vient ou viendra accomplir. La dimension de l'eschatologie est ici introduite. Cette position s'appuie sur la "récapitulation de tout en Christ", développée par St Paul ⁽⁴⁾ et par Irénée de Lyon.

Il est reconnu que les hommes et femmes qui suivent ces voies peuvent être sauvés en Jésus-Christ en fonction de l'obéissance à leur conscience personnelle. Mais les autres voies spirituelles n'ont en quelque sorte qu'une valeur d'amorce pour approcher du mystère de salut.

- une seconde théorie est celle de "**la présence du mystère du Christ dans les traditions religieuses**" ⁽⁵⁾ et non plus seulement dans les individus. Les croyants ne sont pas séparés des communautés de foi auxquelles ils appartiennent.

Les traditions religieuses ou les voies spirituelles ont alors une portée salvifique pour leurs membres mais non sans rapport au mystère de Jésus-Christ présent et opératoire en elles.

Dans cette perspective, les membres de ces voies spirituelles sont sauvés en Jésus-

(4) Ephésiens, 1,10

(5) C'est la position adoptée par J. Dupuis, chapitre déjà cité

étude

Christ non pas malgré leur appartenance à elles mais à travers elles.

Toute une réflexion est alors menée sur la présence de Dieu par son Verbe et son Esprit dans ces voies ou traditions. Les théologiens à la suite du Concile redécouvrent dans les trésors de la pensée chrétienne les "Semences du Verbe", que Justin et Clément d'Alexandrie présentent dans leurs théologies pour penser le rapport des sages et philosophes païens à la vérité révélée en Jésus-Christ.

Cette position distingue Eglise et Royaume et développe une ecclésiologie de l'Eglise comme signe et sacrement du salut de Dieu pour l'humanité. C'est la théologie dominante du concile Vatican II. La mission consiste alors à vivre un "dialogue de salut" avec les hommes et femmes qui sont sur ces voies, avec ces traditions aussi. Elle consiste aussi à rendre visible en toute nation ce signe et sacrement du salut qu'est l'Eglise. K. Rahner, théologien catholique allemand, est le grand protagoniste de cette position.

Questions

- Comment l'événement particulier dans l'histoire de la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ atteint effectivement tous les hommes dans l'espace et dans le temps ?
- Comment les traditions religieuses et spirituelles sont-elles prises en compte pour elles-mêmes ?
- Que peut signifier le "Christ" pour ces voies ?

A partir de là, nous assistons à un nouveau changement de paradigme : à l'ecclésiocentrisme avait succédé le christocentrisme. Dans les deux dernières positions, un autre déplacement se fait du christocentrisme vers le théocentrisme : Dieu est au centre. Mais les deux positions se différencient par la signification qu'elles donnent au Christ.

Troisième position : perspective théocentrique et christologie normative

Il s'agit d'aller au-delà de la position christocentrique précédente et d'affirmer que Dieu est au centre et au point de convergence des différentes voies spirituelles. Elles sont autant de révélations de Dieu à l'humanité.

Selon cette position, si Jésus-Christ est médiateur du salut pour tous les hommes, c'est dans la mesure où il lui est reconnu une valeur d'exemple, de paradigme, de norme de toute relation des hommes à Dieu. Ce qui est unique et universel c'est en quelque sorte la fonction du Christ plus que son être-même. On parlera donc de perspective théocentrique avec une christologie normative.

Dans cette perspective, on puise dans la Tradition Chrétienne pour dire que Dieu se révèle bien par son Verbe et son Esprit. Mais on dira que si Jésus est Christ, si le Christ est le Verbe incarné, la réciprocité des propositions n'est pas possible. C'est-à-dire que l'on soutient que Christ est plus vaste que Jésus dans son inscription historique, que le Verbe de Dieu s'exprime bien au-delà du Verbe incarné en Jésus-Christ.

On préférera parler de l'Esprit de Dieu présent en tout homme et, par excellence, en Jésus qui lui a été pleinement soumis et fidèle. C'est bien cet Esprit de Dieu qui anime tout homme et non L'Esprit "du" Christ ou de Jésus.

Là, les autres voies spirituelles ou religieuses sont considérées comme autant de lieux de révélation et de transmission par Dieu de son Verbe et de son Esprit. Aucune ne l'emporte en valeur ou en vérité sur les autres. Le salut de Dieu advient dans chaque tradition selon le dessein de Dieu et donc dans la tradition chrétienne par Jésus-Christ. La pratique, la vie et la mort de Jésus-Christ sont considérés comme exemplaires du rapport juste de l'homme à Dieu.

L'Eglise est avant tout le lieu de ceux qui portent vivante la mémoire de Jésus-Christ

et transmettent vivante sa parole aujourd'hui. L'appel de Jésus à la conversion est proposé à tout homme.

La mission garde une valeur de témoignage et de suite de Jésus Christ pour que les hommes découvrent cette relation à Dieu, y compris en restant dans leur tradition et en y devenant disciples de Jésus, par exemple au sein de l'Islam ou du Bouddhisme. Cette position rend possible un dialogue interreligieux sur un vrai pied d'égalité entre les différents partenaires.

Question

- En quoi, dans cette perspective, tient-on le rapport ontologique de Jésus à Dieu ? ou affirme-t-on, pour le dire autrement en citant le titre du livre de christologie que Joseph Moingt vient d'écrire, que Jésus est "*L'homme qui venait de Dieu*" ?

Quatrième position : une perspective théocentrique avec une christologie non normative

C'est la position qui veut prendre radicalement acte de la pluralité des voies spirituelles et/ou de salut. Le christianisme doit abandonner toute prétention à l'unicité de Jésus-Christ et à l'universalité de son salut. Ceci est un obstacle au dialogue et à la rencontre des religions qui sont conçues comme plusieurs voies menant vers un centre qui est Dieu.

La référence à Jésus-Christ ne joue plus que pour les Chrétiens ou comme un appel à éveiller chez les hommes un sens juste de Dieu. Les différentes voies spirituelles et/ou religieuses sont autant de révélations de Dieu et de réponses des hommes dans des

cultures différentes.

L'Eglise est le rassemblement des disciples de Jésus le Christ. La Mission consiste à faire entendre un appel à ce que les hommes vivent un juste rapport à Dieu et se détournent de toute idole. Un théologien anglican John Hick est le représentant de cette position radicale.

Questions

- Un théocentrisme qui n'est pas aussi christocentrique peut-il être une position chrétienne ?
- Dans cette perspective que fait-on du donné de la Tradition ?

4. - LA QUESTION DU SALUT

La question qui se pose à nous n'est pas celle du salut des non-chrétiens. Depuis longtemps, dans sa tradition, l'Eglise reconnaît que le salut de Dieu est pour tous les hommes et que tous les hommes ont *"d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé[s] au mystère pascal."* ⁽⁶⁾

De même, le concile Vatican II rappelle la position traditionnelle de l'Eglise sur la possibilité pour chaque homme de connaître Dieu par la lumière de sa raison : *"Dieu,*

(6) Concile Vatican II, *Gaudium et Spes*, 22,5 : *"En effet, puisque le Christ est mort pour tous, et que la vocation dernière de l'homme est réellement unique, à savoir divine, nous devons tenir que l'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal."*

principe et fin de tout, peut être connu de façon certaine à partir des choses créées, par la lumière naturelle de la raison humaine..” (7)

La question est plutôt celle de la reconnaissance des différentes traditions religieuses ou voies spirituelles comme voies de salut. Il nous faut alors nous demander quelle relation s'établit entre elles et le salut révélé et réalisé en Jésus le Christ.

Certains vont même jusqu'à se demander si une théologie du salut est aujourd'hui pertinente à cause de la place incontournable qu'occupe Jésus-Christ. Ils proposent de privilégier une théologie de la création ou une théologie de la révélation qui sont d'emblée plus universalistes et constituent des terrains communs avec plusieurs de ces autres traditions ou voies spirituelles. Alors, nous faut-il laisser la théologie du salut ? Nous faut-il la réinterpréter dans ce contexte nouveau ?

Peut-être faut-il commencer par nous demander quel contenu donner aujourd'hui au "salut". De quoi, ou en vue de quoi l'homme contemporain est-il "sauvé" ?

Pour ma part, je pense qu'il est temps de quitter une théologie du salut qui ne se formule qu'en termes de rachat ou de rédemption. Mais je crois que la question du salut nous est à nouveau posée par les événements de notre vie et de notre histoire et par notre héritage biblique.

Nous sommes bien obligés de méditer et de réfléchir dans la foi devant les situations que vivent des millions d'hommes et de femmes sur notre planète :

- l'oppression, la misère et l'injustice qui frappent plus de la moitié des habitants de la planète ici et là-bas,
- le mensonge, érigé en système dans certains pays, qui enferme et qui tue les individus dans leur dignité d'hommes responsables,

(7) *Dei Verbum*, 6

étude

- la chute des conceptions et visions prométhéennes de l'homme : d'une certaine manière se vérifie cette phrase de l'Internationale chantée pendant des années par des millions d'hommes : "il n'est pas de sauveur suprême, ni dieu, ni César, ni tribun", la chute du mur de Berlin replace l'homme nu devant tous les espoirs de salut qui se sont effondrés,
- une nouvelle prise de conscience devant les forces du mal : pensons au drame de l'ex-Yougoslavie,
- une nouvelle prise de conscience, me semble-t-il, du péché des hommes,

Ces situations reposent, à mon avis, à la tradition chrétienne comme à toutes les autres traditions, la question du salut de et des hommes.

Il y a aussi notre héritage biblique : constamment les Psaumes et d'autres textes nous disent "*Dieu sauve*". C'est la signification du nom même donné à Jésus, fils de Marie, et donc l'orientation de sa vocation et de sa mission (Mt 1,21). Ou encore, lorsque nous parcourons les Evangiles, combien de fois entendons-nous Jésus dire à celui ou celle qu'il a rencontré et guéri : "*Ta foi t'a sauvé.*" (Mc 10,52 ; Lc 17,19 ; 18,42). Il y a là un donné de notre tradition qui nous "oblige".

Dans ces conditions, il ne me semble pas possible de lâcher la perspective et la théologie du salut, mais il nous faut faire oeuvre de réinterprétation (les gens savants disent herméneutique). Comment penser le salut, la libération attendue par les hommes, proposée ou non par chacune des voies ou traditions spirituelles ?

Dans le cadre de la tradition et de la théologie chrétienne, il nous faut penser le salut au sein d'une théologie de la création comme accomplissement de la vocation de l'homme pour la vie et la communion avec les autres hommes et avec Dieu. Nous avons dans la théologie des Pères Grecs un trésor où puiser à nouveau.

Il nous faut aussi réfléchir au salut chrétien en ne faisant pas l'impasse sur la croix

et la passion du Christ mais en les inscrivant dans ce passage d'une vie "pour" la mort à une vie éternelle qui traverse cette épreuve de la mort, parler du salut en termes de grâce et d'amour, en termes de don (la vie livrée de Jésus, Jn 6,51).

Enfin, nous avons à penser le salut dans le cadre d'une théologie de la révélation : Dieu vient en Jésus-Christ révéler une harmonie de relations des hommes à Dieu et des hommes entre eux, fondée dans l'initiative de grâce première de Dieu.

5. - DANS QUELLE ATTITUDE MENER CETTE RECHERCHE ?

Les quelques remarques qui suivent visent à préciser l' attitude intellectuelle et spirituelle qui est impliquée par le travail que nous avons maintenant à entreprendre.

La typologie qu'il m'a été demandé de présenter n'a pas pour but de classer les uns et les autres sous des étiquettes, des appartenances à des courants en "-isme" ! Mais elle a pour objet de nous aider à repérer ce qui est ou non pertinent et d'en percevoir les conséquences.

C'est parce que nous rencontrons des hommes et des femmes cherchant la vérité ou reconnaissant Dieu sur ces autres voies spirituelles que nous engageons ce travail de recherche. Il s'agit donc d'une question de fidélité à la rencontre avec eux et de fidélité à la mission qui nous a été confiée.

Nous nous centrons sur le Christ ou Jésus confessé comme Christ – c'est le thème de notre session – mais il est évident que nous ne pourrons avancer dans notre dialogue et notre recherche que si nous nous inscrivons dans une théologie trinitaire qui fasse toute sa place à l'Esprit-Saint.

L'horizon de notre recherche, de la mission de l'Eglise, c'est le Règne de Dieu, annoncé, inauguré (on dit maintenant "initié") par Jésus. Ce règne de Dieu c'est la communion de tous les hommes entre eux et avec Dieu, communion vers laquelle tous

les peuples, toutes les traditions sont en pèlerinage. Règne qui est l'horizon de la vocation de chaque être humain.

Cette recherche nous invite à tenir l'équilibre entre la parole et le silence. Elle demande du temps, c'est une tâche d'inculturation de la foi chrétienne et celle-ci ne s'est jamais faite en quelques années. Elle est exigeante intellectuellement et spirituellement, engagés que nous sommes dans une double fidélité à la Tradition chrétienne et à la rencontre de nos compagnons de vie.

Pour cela, nous n'avons pas d'autre chemin que celui de Jésus dans ce que les Evangiles nous livrent de lui. Plus profondément, cela nous conduit sans doute, personnellement et en Eglise, à prendre le chemin même que Jésus a pris, celui que Paul nous retrace dans l'hymne de l'Epître aux Philippiens, chemin qui de la kénose, de la dépossession, conduit à la gloire de Dieu. (Ph 2,6)

La pensée de l'Inde interroge notre foi chrétienne

Félix MACHADO

D'entrée de jeu, je tiens à dire que j'essaierai, avec vous et devant vous, de penser librement, en homme libre. Cela ne veut pas dire que je ne sois pas orthodoxe ! Je pense l'être. Mais je ne vous présente pas un texte systématique. Je voudrais seulement penser, dans la liberté de l'Esprit, afin de partager avec vous quelques réflexions sur le thème : **“Le Christ et les voies de salut”**.

(Et comme le français n'est pas ma langue maternelle, ne faites pas attention à ce que je dis, mais à ce que je veux dire.)

Pour commencer, je voudrais évoquer

un propos d'Aloysius Piéris, à la fin de son livre : *“Pour une théologie asiatique de la libération”*. Il dit que le Christ n'est pas qu'un aboutissement du judaïsme, qu'il ne répond pas seulement à la soif du peuple juif ou Israélite, mais qu'il est un aboutissement de l'humanité entière. Il répond à la soif de l'humanité. J'ai trouvé cette phrase très frappante. Elle m'a très fortement marqué. Car le Christ, vraiment, tel qu'il est présenté par l'Église aujourd'hui encore, s'il répond peut-être à la soif du peuple juif ou du peuple d'Israël, ne prend pas en compte nos peuples, les peuples d'Asie. Le Christ tel que nous le professons doit être, selon moi, une réponse à la soif de

l'humanité. Il est un aboutissement de l'humanité entière. Comment ? C'est ce que

nous allons tenter de voir.

Sommes-nous dans un vrai dialogue ?

Mais avant de rentrer dans ce sujet, je voudrais soulever l'une des difficultés que rencontre le Christianisme, maintenant que l'Église se propose d'entrer en dialogue avec les autres religions. Je pense que nous sommes d'une certaine manière ossifiés, sclérosés, dans une doctrine que nous jugeons claire : doctrine irrévocablement liée à l'élaboration des dogmes dans des termes grecs et romains et dans la philosophie grecque et romaine. Nous apparaissions ainsi très sûrs de nous-mêmes, forts de notre puissance, de notre supériorité et aussi du pouvoir divin de notre Église. "Dialoguez" dit l'Église. Oui, mais comment dialoguer dans ces conditions ?

En évoquant cela, je ne veux pas du tout renier le contenu des dogmes et, par exemple, l'unicité du Christ comme Sauveur et Libérateur. Ce que je désire, c'est éclairer ma propre foi en Christ. Il dépasse une seule culture, une seule race, une seule philosophie,

une seule théologie. Lorsque nous disons que nous acceptons le dialogue, beaucoup ont le sentiment que c'est trop souvent comme un "modus vivendi", parce que nous ne pouvons pas y échapper. Partout dans le monde aujourd'hui, pour vivre tranquillement, on a besoin de dialogue. Alors, nous aussi, nous acceptons le dialogue comme "modus vivendi", à condition qu'il ne remette pas en cause ce qui nous paraît intangible à propos de la nature de Dieu ou du discours tenu sur Dieu. Nous admettons qu'il y a des religions différentes, diverses, mais nous continuons, en même temps, à dire que Dieu est unique dans le sens seulement où nous l'entendons, nous. C'est à nous, seulement, de dire comment Il est Unique. Sur ce point, au fond, il ne saurait y avoir ni dialogue, ni compromis. Or c'est justement là, à mes yeux, que nous, chrétiens, nous devons nous ouvrir au dialogue. Cela éclairera peut-être une Christologie plus large, plus ouverte.

I - LA QUÊTE SPIRITUELLE DE L'INDE

Commençons maintenant cette recherche en évoquant la quête spirituelle de l'Inde dont l'origine date probablement de 2500 ans

A la source de tout : “Brahman”

Pour les Hindous, il n'y a, fondamentalement, qu'une seule Réalité. Il n'y a qu'une essence de toute la vie, et tout n'est que manifestation de cette Réalité. Il n'y a que l'Absolu, et tout est manifestation de cet Absolu. Cela ne veut pas dire que tout ce qui existe est identifié avec l'Absolu. L'ultime de la vie, le plus haut de la vie est appelé : “*Brahman*”. C'est un nom. Ce n'est pas le nom de Dieu. En fait, Dieu n'a pas de nom. Dieu, dans la pensée de l'Inde, dépasse tous les noms et toutes les formes. Nulle forme, nul nom n'épuise Dieu, n'est capable de dire Dieu d'une manière adéquate, exhaustive. D'ailleurs, dans la Bible, il y a des mots et des paroles qui nous décrivent les relations entre Dieu et le peuple, mais il n'y a pas de nom qui épuise la divinité de Dieu. Et si Dieu a un Nom, dans la tradition juive, il est imprononçable.

avant Jésus-Christ. Certains disent 5000 ans, d'autres 3000, avec Max Müller je retiendrais plutôt la date de 2500 av J.C..

Donc “*Brahman*”, c'est un mot utilisé, mais qu'il faut dépasser et transcender. Brahman transcende en effet l'existence et il le fait en un sens essentiel et qualitatif. Il EST, Brahman, l'Absolu, la seule Réalité. Il est dans tout ce qui existe, mais tout n'est pas Brahman.

D'autre part, il n'y a pas d'autre chemin pour arriver à Brahman que cette vie très matérielle, très banale qui est la nôtre. C'est à dire que pour s'unir avec l'Absolu qui est l'Essence de la vie, qui est la seule Réalité, il ne faut pas fuir notre monde, notre propre condition humaine. Dans cette condition, on s'unit à Brahman par la connaissance. Mais il faut prendre le mot au sens fort : il faut connaître, naître avec pour s'unir. C'est à dire que la connaissance et l'être, que la vérité et l'être sont inséparables.

Nous participons à l'être à des degrés divers

Pour les Indiens, même si la Réalité est Une, il y a des niveaux de réalité, des degrés dans l'être et la vérité. Les Hindous disent que Dieu est la Vérité des vérités ; qu'il est la Vérité absolue. Il est le point de référence par rapport auquel tous les êtres et toutes les autres choses se rangent selon qu'ils ont plus ou moins de vérité en eux. Si l'on prend Brahman comme un point de référence, et en utilisant l'image du langage mathématique, on dira qu'il peut y avoir des êtres ou des choses qui ont, en eux-mêmes,

80% de vérité, ou 50% ou 25%. Et puis il y a des choses qui, en référence à Brahman, ne sont qu'illusion, qui ne doivent pas compter. Alors, quand les Indiens disent que : "Dieu est" et que "toutes les autres choses ne sont rien ou ne sont qu'illusion", cela ne veut pas dire qu'ils renient l'existence des choses ! Mais, en relation avec Dieu, par rapport à Lui, ces choses ne sont rien. En regard de Brahman, ces choses, même ce qui est en nous comme êtres humains, tout cela est illusion car cela ne sert à rien.

L'essence de l'homme ou "âtman"

Chaque être humain porte en lui l'essence de l'Absolu qui s'appelle "âtman". C'est pour cela que l'être humain est spirituel. Mais il n'est pas purement spirituel car il y a aussi une part d'illusion en lui. L'être illusoire et l'être essentiel sont mêlés en nous. Les deux co-existent. L'âtman dans chaque être, comme essence absolue, est aussi mêlé aux tendances égoïstes qui sont vraiment les tendances illusives. Rapportées à l'Absolu, elles sont en effet tout à fait illusives. Il faut donc discerner ce qui, en moi, relève de l'essence et ce qui est illusion. L'homme

devra chercher son vrai "Je". C'est là le ressort de la recherche mystique pour les Indiens. C'est un pèlerinage à la recherche de "soi". Le vrai problème de l'existence humaine est cette recherche de soi car l'homme est tourmenté de ne pas savoir qui il est. La tragédie humaine est justement que l'homme identifie son "Je" avec des choses tout à fait illusives, inessentielles. On donne un "tai", une "forme" à ce "je" qui, essentiellement, est sans forme. Car la forme limite. Même sans réflexion poussée, nous pouvons prendre conscience de cela dans

l'expérience humaine banale et comprendre que le vrai "Je" ne peut être enfermé dans une forme. Ainsi, lorsque j'aime quelqu'un, ce n'est pas sa forme qui compte. Peu importe que ma mère soit blanche ou noire, petite ou grande... cela ne compte pas. Dans l'amour, nous ne sommes même pas conscients de ça. Il en est ainsi du "Je", il n'a ni forme, ni couleur, ni poids. En sanscrit, le mot utilisé pour "Je" est : *aham*. Mais pour le moi égoïste, le moi qui se centre sur lui-même, on dit : *ahankâra*, le mot vient de "*akar*" qui veut dire justement "forme".

Toute la spiritualité hindoue consiste à connaître la vraie essence de soi. Non pas connaître intellectuellement, mais mystiquement. Il faut reconnaître que nous sommes "*âtman*", réalité absolue. Et vous connaissez sûrement cette prière :

"Conduis-moi de tout ce qui n'est pas réel, au réel ;

"Conduis-moi de tout ce qui est ténèbres, à la lumière ;

"Conduis-moi de tout ce qui est mort, à l'immortalité."

Un pèlerinage au coeur de l'existence : une quête de Soi

Tout le sens de l'existence consiste en ce pèlerinage pour trouver son "soi". Mais ce n'est pas par un processus de réduction, comme s'il fallait tout rejeter, un peu comme on pèlerait un oignon pour trouver le coeur : à la fin de l'opération, on ne trouverait rien ! Non, on se libère de soi en trouvant le vrai "soi". Et on le fait par un engagement dans l'existence qui est la nôtre. Ce n'est pas en fuyant que l'on trouve son "soi", mais c'est en entrant dans les profondeurs.

Ici je voudrais faire deux remarques :

a) Le Dieu de l'histoire, selon les Indiens, doit être aussi la profondeur de l'être de chacun. La recherche du Dieu de l'histoire va ensemble avec la recherche en profondeur de "soi". Le Dieu de l'histoire est aussi la profondeur de l'être.

b) Comme chrétien, nous pensons que Dieu-Christ descend dans notre monde par son incarnation. Mais, dans la perspective chrétienne courante, nous sommes avec lui dans une relation en quelque sorte extérieure. Il est descendu, il est remonté dans la résurrection sans que cela puisse affecter

notre vie. Il y a là comme un dualisme, en conséquence duquel nous pensons qu'il y a une grande différence entre Lui et nous : nous sommes pauvres, il est riche, nous sommes petits, il est grand, il est la beauté parfaite et pas nous. Mais qu'il soit descendu n'affecte en rien notre être.

Tandis que les Hindous pensent que si le Dieu de l'histoire descend par incarnation, il devient moi car mon propre "soi" est le "Soi" de Dieu, mon propre "Je" est le "Je" de Dieu. En effet, le Dieu de l'histoire est la profondeur de tout être et il est descendu chez les siens.(Jn 1,11)

Comment connaître et dire l'Inconnaissable et l'Indicible ?

Bien sûr, en cette matière, les Hindous ont aussi des problèmes, il n'y a pas que nous qui en ayons ! Nous sommes tous limités quand il s'agit de parler de Dieu ... Ce n'est pas faute de bonne volonté de notre part, mais le problème est inhérent à Dieu quand nous faisons de lui un objet d'exposé. Dieu n'est pas un objet à connaître, ni même un objet de culte qui serait comme extérieur à nous-même. C'est comme si nous voulions

sauter par dessus notre ombre ou l'analyser en nous mettant par rapport à elle dans une position d'extériorité. Dieu est mêlé à notre vie, il est l'essence de tout ce qui existe, son absolue réalité. Si bien que, pour les Hindous, il est impossible de réfléchir à Dieu comme à un objet. Comment pourrais-je réfléchir sur celui qui est mon propre "je" ? C'est impossible car mon "je" est vraiment "Je" de Dieu.

Dieu "en soi" et Dieu "pour nous"

Cependant, les Hindous font une distinction et c'est une très belle distinction pour nous, chrétiens, car cette distinction n'est pas séparation : il n'y a pas "deux dieux". Les Hindous disent que Dieu, le "*brahman*" comme réalité absolue, est à la fois "*nirguna*", c'est à dire sans qualité, ineffable, indescriptible,

inconnaissable, là où on ne saurait arriver et dont on ne saurait rien dire dans une perspective, par conséquent, apophatique qui rejoint l'expression biblique : Personne ne saurait voir Dieu sans mourir. Dieu, "en soi", est donc "*nirguna*", c'est son être essentiel. Pour les Hindous : dès que nous connaissons Dieu, ce

n'est pas Dieu. Tout ce que nous connaissons comme "Dieu", ce n'est pas Dieu. Mais quand on confesse que l'on ne connaît rien, alors là on commence à connaître Dieu. Comme disent les Upanishad : *"Celui qui dit qu'il Le connaît, vraiment il ne le connaît pas ; celui qui dit qu'il ne Le connaît pas, c'est lui qui Le connaît vraiment."* Voilà ce qu'on peut appeler l'"innocence" que nous devons avoir. Ce n'est pas une ignorance, mais une "innocence éclairée".

Il faut donc distinguer Dieu, "*nirguna*", tel qu'il est en lui-même, et Dieu "*sâguna*", tel qu'il est "pour nous", si l'on veut, d'un point de vue pratique : tel qu'il nous est accessible dans notre relation à Lui. Par exemple, selon les Hindous, le Mystère de la Trinité sera un mystère de Dieu "pratique", c'est selon notre capacité de comprendre que Dieu nous apparaît comme cela. Comme le dit le vieil adage : ce qui est reçu est reçu selon les capacités de réception de celui qui reçoit. Mais, en lui-même, Dieu est ... nous ne savons comment il est, qui il est. Et même, nous ne devons rien en dire. Bouddha a radicalement pris ce chemin de Dieu "*nirguna*". C'est pourquoi, dans sa pensée, comme nous ne connaissons jamais Dieu, il invite à s'occuper des choses importantes de

la vie qui sont à notre portée, et d'abord de la souffrance. Cela ne veut pas dire qu'il ait rayé Dieu ou qu'il ait dit que Dieu n'existe pas, mais il a fait, je pense, une déclaration très profonde sur Dieu, en ne disant rien de Dieu.

Il y a donc comme l'aspect de Dieu "*nirguna*" et comme l'aspect de Dieu "*saguna*", Dieu ineffable et Dieu de relation. Nous ne connaissons donc pas Dieu comme Il est, mais comme Il apparaît. En ce sens là, toutes les images, tous les concepts de l'Absolu sont humains, même notre concept de "Christ". Certes nous disons que c'est une "Révélation". Mais le langage de cette révélation, notre pensée sur le Christ, tout ce que nous concevons de Dieu, est oeuvre humaine. C'est pourquoi j'aime dire que la Bible n'est pas "**les** paroles" de Dieu, mais qu'elle est la parole de Dieu. Les fondamentalistes pensent que la Bible est l'ensemble des paroles de Dieu. Comme si Dieu nous avait livré là ses propres paroles. Ce ne sont pas les paroles de Dieu, ce sont des paroles humaines, des paroles d'hommes sur la Parole de Dieu qui ne sauraient épuiser la réalité de Dieu, car nul langage humain n'est apte à cela. En ce sens là, les Hindous disent que tout ce que nous disons, tout ce que nous concevons, toutes les images, toutes les

formes employées pour parler de Dieu, sont oeuvre humaine. Mais elles visent Dieu, en tant que Dieu "nirguna", Dieu inconnaissable,

qui est là tout de même. Le fait que je ne Le connaisse pas ne signifie pas en effet qu'Il ne soit pas là.

II - RETOUR SUR LA CHRISTOLOGIE

Coment atteindre l'Inatteignable ?

Et, ici, nous touchons au coeur des problèmes de la pensée hindoue et c'est là, je crois, que notre christologie intervient. Comment établir une relation entre un Dieu qui est totalement inconnu, inconnaissable, invisible et nous, dans le monde qui appartenons au visible ? Quel est l'intermédiaire

entre les deux ? Quelle est la médiation entre les deux ? Les Hindous sont engagés dans une recherche très élevée et, en même temps, très frustrante. Est-il possible qu'il en soit ainsi et que l'homme soit engagé dans une recherche indéfinie ?

Le Christ en "forme" de Dieu (Ph 2,6) révèle Dieu mais n'épuise pas Dieu

Les Hindous utilisent un mot sanscrit "*mâyâ*" qui veut dire : illusion, pour signifier que le monde n'a qu'une réalité contingente. Mais cette illusion est fondée sur la réalité. En ce sens le Christ, selon R. Panikkar, pourrait être considéré comme "maya". C'est à dire que, s'il nous révèle réellement Dieu inconnaissable, sa "forme" n'épuise pas Dieu "nirguna", indescriptible ou ineffable. Pour

les chrétiens, bien sûr, en Jésus de Nazareth, Dieu "nirguna" apparait comme Dieu "saguna". Mais réduire Dieu "nirguna" à cette forme, c'est une hérésie pour les Hindous. Beaucoup d'Hindous, surtout au XIX^{ème} siècle, se sont attachés à considérer et à parler de Jésus-Christ de manière explicite, ainsi Vivékananda qui s'est consacré à prêcher aux Américains l'Évangile et le Christ tels

qu'il les concevait, lui, Hindou. Mais on peut citer aussi Radhakrishnan, un grand philosophe et, bien sûr, le Mahatma Gandhi. Or tous font le même commentaire : Le Christ est "une" forme parmi des millions d'autres possibles car les formes de Dieu "nirguna" sont illimitées. Certes, c'est une forme essentielle

qui a pu changer le monde entier, mais c'est une image de l'Absolu. Dieu, l'Inconnaissable, peut nous apparaître dans les formes et le langage humains mais cela ne le limite pas et ne l'enferme pas. Et tant que l'homme vit, il peut y avoir d'autres formes et d'autres images du Dieu invisible.

Pour une théologie et une christologie orientales

Que pouvons-nous tirer de ce détour par la recherche mystique de l'Inde ? Il me semble que la théologie chrétienne est et reste dominée par l'Occident. (Mais quand je parle d'"Occident" et d'"Orient", je ne parle pas de catégories géographiques. Orient et Occident sont aujourd'hui mêlés en chacun de nous.) Il n'en reste pas moins que la théologie chrétienne est, historiquement, très marquée par l'Occident et ses préoccupations. Or nous devons intégrer les intuitions profondes des autres religions pour faire surgir une christologie plus large, plus universelle. Et ce sera sans doute davantage une christologie fondée sur la création. L'Occident est surtout préoccupé de faire des distinctions, des classifications, mais nous – et dans ce nous, j'inclus ceux que je connais de la Mission de France et qui relèvent de l'Orient ! – nous avons plutôt tendance à

porter les choses ensemble, à voir la réalité en totalité, tandis que l'Occident voit la réalité plus partiellement. Ainsi on a beaucoup souligné le rôle de l'histoire dans le christianisme. Mais, pour les Hindous, cela relève de l'hérésie du docétisme ! Car, pour les Indiens, quand on dit "histoire", on évoque toujours quelque chose de très partiel, transitoire, local, particulier et l'on manque la vue totale. Selon l'histoire, je suis né et mort à telle ou telle date. Mais c'est partiel : ma vie ne se réduit pas à ça. Pas plus que celle du Christ ne se réduit à trente trois ans et à sa mort. Pour les Indiens, un tel langage est incompréhensible. Il faut toujours voir les choses en leur totalité. C'est d'ailleurs le sens du mot : "*upanishad*", "*être assis au pied de la totalité*". C'est à partir de là que tout devient clair pour nous. C'est seulement quand nous voyons la réalité dans sa totalité que nous

sommes vraiment libres. La vue de la totalité nous libère. C'est la vue partielle qui nous rend esclaves. C'est pour cela que la théologie asiatique aujourd'hui revendique d'être une théologie de l'harmonie. Connaître le Christ, ce n'est pas un exercice cérébral, intellectuel, c'est une expérience mystique. Le Christ n'est pas saisi, là, comme une

réalité à part ou exclusive, mais situé dans la réalité totale, dans l'ensemble des expériences de tous. Il ne se détache pas seulement sur le fond de sa réalité historique – car toute histoire est l'histoire particulière d'un fragment de l'humanité – mais sur l'arrière fond de la pré-histoire et même dans une dimension trans-historique.

L'expérience mystique comme théologie

La théologie occidentale est un acte postérieur à l'expérience de Dieu. La théologie orientale, de l'Inde par exemple, n'est pas un acte postérieur à l'expérience de Dieu, c'est cette expérience même, car nous ne connaissons rien de Dieu si ce n'est ce que nous en avons saisi dans l'expérience. Pour les Indiens, si Dieu n'est pas objet d'expérience – il faudrait même sans doute dire : "sujet" de l'expérience que nous faisons de lui – alors ce n'est pas Dieu. L'expérience est le seul critère. Il faut, tout d'abord, donner dans notre christologie une grande place au silence. Le silence ne signifie pas l'absence de mots ou

de paroles qui ne seraient pas exprimées. Le silence est le symbole de l'Esprit, l'espace de sa présence. Quand les Indiens disent peu de choses sur le Christ, on en déduit qu'ils ne connaissent rien. Mais il ne faut pas conclure rapidement que le silence des Indiens à propos du Christ serait une défaite, une perte. C'est une manière, au contraire, d'affirmer la suprématie de l'Esprit qui doit être au centre. La vision orientale peut nous aider, aujourd'hui, à élargir notre Christologie en mettant l'accent sur l'Esprit. Il n'y a pas de compréhension possible du Christ si on ne le replace dans le Mystère de la Trinité.

Situer la Christologie dans une perspective trinitaire

La christologie occidentale est dominée par la recherche du Logos. En réalité, y

compris dans nos séminaires en Inde, souvent nous ne faisons pas une *théo*-logie mais

une **Yahwé**-logie. Si nous faisons une théologie à partir du mystère de Dieu – y compris dans son double aspect : “saguna” et “nirguna” – nous reconnaitrions très sérieusement le mystère trinitaire dans lequel il n’y a pas de domination du Logos sur l’Esprit et sur le Père. Mais comme le Logos est intelligibilité, qu’il est lié à l’analyse et à l’explicable, les

L’être fait éclater l’histoire

Je voudrais souligner en terminant la nécessité pour notre christologie d’abandonner cette vision trop étroite de l’histoire, qui est vraiment un grand problème pour prêcher le Christ. On a trop asservi le Christ à l’histoire, il faut le laisser éclater dans l’histoire, dépasser l’histoire en l’articulant sur cette recherche personnelle de soi. Et puis, son unicité ne doit pas être interprétée sur le mode de l’exclusivité ou de l’exclusion mais sur celui de la similarité. Le Christ est vraiment unique, non pas parce qu’il est exclusivement différent de ce qui est dans les autres religions, mais il est unique, précisément, parce qu’il a beaucoup de choses en com-

chrétiens donnent une très grande importance à la doctrine écrite. Et comme l’hindouisme et les autres religions n’ont pas de doctrine élaborée et restent pudiques devant le Mystère, on en déduit que ce ne sont pas de vraies religions, qu’il n’y a pas lieu de dialoguer avec elles car on n’a rien à apprendre d’elles.

mun avec beaucoup de religions. C’est vraiment occidental de se définir par exclusion et c’est une obsession occidentale de définir l’unicité par exclusion et non pas par similarité, par communauté. Quelle beauté que de reconnaître que le Christ a beaucoup de choses en commun avec d’autres, comme en témoignent ces hommes de l’Inde que sont Gandhi, Vivékananda, Rabindranâth Tagore... Ils montrent que le Christ a beaucoup de choses en commun avec beaucoup de monde, beaucoup de cultures et beaucoup de philosophies. Je pense que c’est là dessus qu’il faut mettre l’accent.

Satchitananda ⁽¹⁾ :

Hymne d'adoration ⁽²⁾

Je l'adore
Etre, Intelligence, Béatitude
Le but le plus élevé
Méprisé des hommes de ce monde
Désiré des saints.

Je l'adore
Le Suprême, l'Origine de tout, le Très Haut
Plénitude indivisible
Transcendant et cependant immanent.

Je l'adore
L'Unique aux relations internes
Saint, indépendant ⁽³⁾
Conscient de lui-même, incompréhensible.

(1) "Sat" exprimant en sanskrit l'existence absolue du "Père", "chit", terme donné comme équivalent de "Logos", et "ananda" désignant "le Saint Consolateur".

(2) M.N. Thomas : "*The Acknowledged Christ of the Indian Renaissance*", Chapitre V : "*Christ as Chit*" - Traduction Rose-Marie Pelmont.

(3) Peut-être aussi : se suffisant à lui-même (N.d.trad.)

Je l'adore
Le Père, le Seigneur très-haut, non engendré
Le Principe sans racine de l'Arbre de l'Existence
Qui crée par l'Intelligence.

Je l'adore
Le Fils incréé, Parole Eternelle, Suprême
L'Image du Père, dont la forme est Intelligence
Celui qui dispense la plus haute Libération.

Je l'adore,
L'Esprit qui procède de l'Etre et de l'Intelligence,
Le Créateur Béni, Béatitude intense, le Sanctificateur
Rapide dans son mouvement, s'exprimant à travers la Parole,
Celui qui dispense la Vie.

Brahmobandhav Upadhyaya *

* Bhawani Charan Banergi, indien, baptisé dans l'Église anglicane en 1891, a pris le nom de Brahmobandhav Upadhyaya équivalent en sanskrit de Théophile (aimant Dieu et/ou aimé de Dieu). Il est devenu contemplatif dans l'Église catholique en 1894, mais sans jamais renier son hindouisme.

Le Christ, paradigme de l'être humain en terre d'Afrique

Jean NYÉMÉ

INTRODUCTION

La foi africaine n'est pas un ensemble d'appareils conceptuels, institutionnels, juridiques ou esthétiques d'avance donnés et adaptés aux Tropiques ! Elle est d'abord une adhésion personnelle et communautaire au Christ. Il est évident que cette adhésion est autre chose qu'un séjour "eudémonique" – de bonheur béat – dans l'enceinte de sa divinité. Il faut la comprendre comme un "oui" au dessein du Dieu fait homme. Dessein auquel l'homme doit assimiler son propre destin et celui du monde autour de lui, dans un acte de transformation jamais

achevé ici-bas

Or, pour être vraiment oeuvre humaine, cette adhésion doit passer par la rationalité et obéir aux exigences de toute connaissance humaine. Dans la connaissance, on le sait, l'homme, fût-il croyant, demeure sujet et sa connaissance est énonciation de son objet dans les catégories et les schèmes de pensée de son univers mental.

Il n'en va pas autrement de l'homme dans les milieux traditionnels africains. Il trouve, en effet, dans sa "Weltan-

schauung" – sa vision du monde – et dans son "Lebenswandel" – sa manière de vivre – des piliers rationnels pour exprimer son expérience de foi, en particulier sa nomination du Christ. Les nominations africaines traditionnelles du Christ sont loin d'être culturellement innocentes, comme essaiera de le montrer la première partie de cette étude.

La vision négro-africaine du monde est fondamentalement constituée de deux mondes : le monde invisible et le monde visible, avec leurs

relations réciproques. Ces deux mondes ne sont pas juxtaposés. Ils constituent, en fait, une communauté et une convergence qui trouvent dans l'être humain le point précieux de leur surgissement. C'est à partir d'un tel héritage culturel que le Christ peut être rencontré, reconnu, aimé, célébré et dansé en terre d'Afrique.

Or la rencontre entre le Christ et les Africains a effecti-

vement eu lieu. Le Christ, en effet, est devenu l'Emmanuel des Africains. C'est dire que cette rencontre n'est pas demeurée stérile car elle est devenue le point de départ d'un émerveillement et d'un tressaillement mental et culturel de l'homme africain. Elle est également devenue l'occasion d'une profonde interrogation sur le Visiteur. Ce mouvement a engendré la foi des africains avec ses nominations

de l'**Etranger-venu-d'ailleurs**. Les différentes communautés chrétiennes des tropiques ont dévoilé son visage en entrant, de plus en plus, dans son intimité et lui ont donné des titres aussi variés qu'infinis. La deuxième partie de cette étude en présentera quatre : Visiteur divin, Proto-ancêtre, Maître d'initiation et Libérateur sans prétention à l'exhaustivité.

1. - PILIERS TRADITIONNELS DE L'ÊTRE HUMAIN *

La définition de la personne humaine est, en Afrique noire, notamment dans ses sociétés traditionnelles, fondamentalement communautaire. Sans doute la personne humaine trouve-t-elle, en Afrique comme ailleurs, les ressorts psychologiques de son individualisation dans son intention,

dans sa conscience, dans sa destinée.

Cependant, la conscience comporte, pour être personnelle, un inéluctable enracinement communautaire. La personne récapitule ainsi dans son intériorité, dans sa conscience, dans sa définition, les

instances psychologiques, sociales et même métaphysiques de sa communauté. La personne humaine est issue d'une communauté et elle est, nécessairement, destinée à une communauté. C'est là sa réalité, c'est là sa vraie destinée. En dehors de cette façon de voir, on n'atteint plus une

* Nous parlerons surtout de la vision traditionnelle du monde des Tetela du Kasai oriental au Zaïre.

personne humaine concrète et réelle, mais, tout au plus, son ébauche ou sa caricature. Selon le professeur Nkombe Oleko, *"la loi morale plonge ses racines dans les profondeurs de notre être individuel. Mais en même temps, la loi morale relève intimement de la société. D'autre part, l'éthique cherche un appui sur la métaphysique et s'exprime dans les monstrations cosmiques"* (2)

Cette communauté est certainement faite d'espace géographique et celui-ci n'est

pas un vide total. Il est, au contraire, objectivement, une étendue d'innombrables corps spécifiques qu'il abrite et qui l'habitent. Les critiques africains les ont regroupés et décrits comme des piliers de la définition traditionnelle de l'homme : le monde invisible, le monde visible et leurs solidarités réciproques (3). Ces mondes et leurs relations sont constitutifs de l'intériorité de l'être humain.

Toutefois cette communauté n'est pas le fruit d'une

démarche spontanée et aveugle. Elle est une intégration rationnelle de ces éléments dans la destinée humaine. Ainsi, Dieu, les ancêtres, les génies, les aînés, la communauté ne sont pas des essences épiphénoménales agissant comme du dehors sur l'être humain. Ils sont, au contraire, des dimensions constitutives de la marche de l'homme vers son épanouissement, vers sa définition comme personne humaine.

1.- 1. LE MONDE INVISIBLE

Pour les Négro-africains(4), le monde invisible n'est pas un tissu d'essences indiffé-

renciées. C'est une société organisée et même hiérarchisée. Ils y distinguent net-

tement : Dieu, les ancêtres et les génies.

(2) NKOMBE Oleko, *Les instances de éthique*. Dans : **Ethique et Société**. Actes de la troisième semaine philosophique de Kinshasa, 3 au 7 avril 1975, Kinshasa, 1980, p. 5.

(3) Cf. Notre : *Morale et société zaïroise, hier et aujourd'hui*, dans : **Morale et société zaïroise**. Actes de la première rencontre des moralistes zaïrois, du 1^{er} au 4 Nov. 1978, 2^e Ed, Kinshasa, 1988, p. 11-20.

(4) O. BIMWENYI Kweshi, *Discours théologique négro-africain. Problème des fondements*. Paris, 1981, p. 529.

Dieu

Dieu est dans la société traditionnelle, invoqué comme la force subsistante et la plénitude de la vie. Il est la source de toute puissance et de toute force vitale. Il est au-dessus de tout. C'est Lui le créateur, le dispensateur de tout bien. Il propulse, pour ainsi dire, les créatures dans l'existence. Il leur donne la force de survie. Il accroît aussi leur puissance comme en témoignent dès mythes négro-africains.

Face aux créatures, Dieu jouit d'une antériorité absolue.

Les Ancêtres

Les ancêtres sont, pour les Négro-africains, les membres défunts qui, au cours de leur existence terrestre, ont investi leur savoir, leur pouvoir et leur avoir dans la réalisation du dessein de Dieu de fondation

On dit de Lui qu'il est "Mudyanjile" (l'antérieur), "Musangana Mwenapu" ou "Musangana Mwenabyo" (le trouvé-maître-de-ce-qui-est-là ou le trouvé-maître-des-choses). Néanmoins, le Négro-africain cultive cette conviction que ce Dieu est, là-même où il est antérieur, d'essence philanthrope et, en quelque sorte : polarisé par l'homme. Il se réalise comme constitutivement tourné-vers-l'homme, comme générosité. Les mortels qui l'ont accueilli dans leurs coeurs l'invoquent ainsi comme l'Ancê-

tre primordial, l'Ancêtre des ancêtres, le Vieux des vieux, l'Aîné des aînés⁽⁵⁾. Dans ma langue maternelle, Dieu est désigné par l'appellation "Onya" qui veut dire : soleil. Tout au long de la journée, l'homme se réfère à Dieu. Il est présent dans sa vie et dans son esprit.

C'est que la puissance divine n'est pas une propriété exclusive. Dieu en fait don à quiconque communie à sa vie. Selon les Négro-africains, les ancêtres et les génies règnent dans cette proximité divine.

des lignages et des villages, et dans la promotion de leurs membres. Ils ont initié des us et coutumes qui garantissent la sérénité de la vie familiale et clanique. Autrement dit, les ancêtres sont ces hommes et

ces femmes exceptionnels auxquels les Négro-africains s'accordent à reconnaître le mérite d'avoir vécu sur terre de façon si généreuse et exemplaire qu'ils ont réellement fait surabonder la vie

(5) Voir *Ibid.* p. 530-532.

dans la communauté des vivants sur terre dont ils sont devenus, dans l'au-delà, d'excellents protecteurs.

La vénération négro africaine des ancêtres trouve son fondement dans la générosité

intrinsèque de ces êtres fidèles au dessein de Dieu ⁽⁶⁾. Les ancêtres sont, en effet, forts de la force de Dieu, généreux de la générosité divine. Aujourd'hui, dans l'au-delà, c'est-à-dire dans la communion divine, les ancêtres jouissent encore plus de

cette force invisible de promotion de la vie des lignages et des villages ⁽⁷⁾. Leur présence agissante parmi les vivants sur terre est généralement admise, aussi, ces derniers se savent-ils toujours vivre sous le regard des ancêtres et de Dieu.

Les génies

Les génies, quant à eux, sont des "êtres-force", des esprits, des puissances. Comme les ancêtres, les génies furent des anciens hommes, aujourd'hui morts, mais morts d'une mort violente. Ils habitent les lieux de leur décès dont ils sont censés être les premiers occupants : les terres fermes, les rivières, les hauts plateaux, les forêts, les précé-

pices, les villages et les lignages de ces territoires. Ils entrent, ainsi, en ligne de compte dans la définition de l'être humain. Les hommes les intègrent généralement dans leur marche vers leur destinée. "Avec les génies, les ancêtres sont, pour ainsi dire, les doigts avec lesquels le monde de l'invisible touche le monde visible et en règle les comptes... C'est

avant tout à ce monde spirituel, directeur, que l'homme doit constamment rendre compte de ses actes" ⁽⁸⁾.

Ce sont là deux grands appareils invisibles de contrôle et de maîtrise des désirs et des comportements des gens dans le village et au sein des lignages ⁽⁹⁾.

(6) Cf. NGIMBI Nseka, *Ethique et métaphysique*, dans **Ethique et société**, op. Cit., p. 27-37.

(7) Voir, BUAKASA Tulu Kia Mpansu, *Le projet des rites de réconciliation*, dans **Cahiers des Religions Africaines**, 8, (1974), n. 16 p. 193, aussi Fr. KABASELE Lumbala, *Le Christ comme ancêtre et comme aîné*, dans Fr. KABASELE e. a., **Chemin de la christologie africaine**, Paris, 1986, p. 129.

(8) NYEME Tese, *Morale et société zaïroise, hier et aujourd'hui*, art. cit. p. 13.

(9) Voir : BUAKASA TKM, *Le projet des rites de réconciliation*, art. cit. p. 196.

1. - 2. LE MONDE VISIBLE

Selon la mentalité négro-africain, le monde invisible se reflète dans le monde visible. Les deux mondes s'appellent

mutuellement dans une sorte de causalité réciproque. Le monde visible apparaît comme le monde des lieutenants de

l'ordre invisible : celui de Dieu, des ancêtres et des génies. Il est constitué, quant à lui, des aînés et des cadets.

Les aînés

Contrairement aux ancêtres, les aînés sont des personnes vivantes sur terre qui, dans l'univers de la parenté, occupent la position socle d'ascendants et, précisément, d'ascen-

dants du lignage. Cette position correspond à une fonction au sein de la famille, du clan et du village. C'est parmi eux que se recrutent les dirigeants du lignage. Comme tels, ils sont

les gardiens et les interprètes de l'ordre social de Dieu, des ancêtres et des génies, au bénéfice de la promotion du lignage et de la prospérité de ses membres⁽¹⁰⁾.

Les cadets

Comme les aînés, les cadets sont aussi les personnes vivantes qui, dans le champ de la parenté, occupent une position de descendant au sein du lignage. Cette position en fait,

dans le lignage et dans le village, des "sujets"⁽¹¹⁾, des assistants des aînés et, par eux, du monde invisible. Il sont donc une classe d'âge inférieure à la classe des aînés au sein du

village et dans le lignage. Il reste vrai cependant que, dans cette culture, chacun ou chacune est quelque part cadet ou aîné.

(10) *Ibid.* p. 193.

(11) *Ibid.*

1. - 3. LA COMMUNAUTÉ DES MONDES INVISIBLE ET VISIBLE

Pour les Négro-africains, les êtres du monde invisible et de l'univers visible ne sont pas juxtaposés les uns aux autres dans une indifférence absolue. Ils vivent dans une sorte de "circuit intégré" ou d'interactions continues. Le monde visible est l'abri du monde invisible et son milieu révélateur. Il est comme la moitié, tandis que le monde invisible est comme la source vive du monde visible. C'est lui qui l'engendre, le maintient en vie, le conditionne. Il le juge pour éventuellement le bénir pour la fidélité à la vie ou le punir pour l'infidélité à l'idéal de vie que le monde invisible a voulu pour le monde visible. Le monde invisible est philanthrope, c'est-à-dire essentiellement tourné vers l'homme. Il y a là conjonc-

tion sans confusion ni télescopage de ces deux mondes.

Cette conjonction n'est pas arbitraire. Elle trouve dans l'être le principe de son élaboration. L'être humain est fondamentalement en marche vers sa destinée, sa plénitude. Cette marche est ontologiquement ardue. Son succès déborde les seules capacités de l'individu. Et cette impuissance engendre en l'homme le sentiment d'humilité et de modestie⁽¹²⁾ qui sont la vertu d'ouverture aux autres comme alliés de l'homme dans sa marche ardue vers sa destinée. Les mondes visible et invisible trouvent ainsi en la vocation humaine le point de leur convergence réciproque.

Comme l'écrit B. Bujo, "la communauté de ce monde et celle de l'au-delà vivent dans un rapport dialectique, elles se trouvent en état de continuité réciproque. Ce rapport en "périchorèse" a pour fin le bonheur de deux communautés : l'homme qui, "per difinitionem et per creationem" est fait pour le bonheur ne peut y parvenir qu'à travers la solidarité avec les hommes, ses frères. Cette solidarité continue au-delà même de la mort. Cela signifie que les trépassés dépendent de la communauté terrestre et vice versa"⁽¹³⁾.

Ainsi, la communauté des vivants et des morts vivants n'est pas une fatalité pour l'homme, un déterminisme réducteur de l'être humain. Elle

(12) Voir, O. BIMWENYI Kweshi, *Discours théologique négro-africain*, op. cit. p. 528

(13) B. BUJO, Nos ancêtres, ces saints inconnus, dans : *Bulletin de Théologie Africaine*, I 1979, n° 2, p. 525.

est au contraire, une chance de son achèvement comme

personne humaine. Dieu, les ancêtres, les génies, les aînés

et les cadets sont des alliés nécessaires de l'être humain.

L'homme est relatif au monde invisible, à Dieu

S'il en est ainsi, et dans la mesure où il en est ainsi, l'être humain n'est pas une suffisance pure, un "singleton". Son appartenance communautaire puise à l'énergie créatrice et sotériologique de Dieu, des ancêtres, des génies et des autres hommes. Dans la société traditionnelle, l'homme est un animal métaphysique. C'est un être qui, pour son accomplissement comme personne humaine, est fondamentalement tourné-vers-Dieu. Il est nécessairement théotrope ou théopolaire, constitué qu'il est du désir secret de dieu ⁽¹⁴⁾. Cette soif ne s'assouvit, même biologiquement, que par l'insertion du flux divin dans l'intériorité humaine. Dans cette vision du monde, l'homme n'a

pas la prétention d'être la mesure de toute chose. Il se sait et se prend comme une mesure mesurée, une créature.

Cette communion de l'humain au divin n'est pas une douce béatitude, une complaisance eudémonique de l'homme dans l'intimité divine. Elle est vécue comme assimilation humaine de la volonté mystérieuse de Dieu. L'homme est préoccupé de la façon de scruter et de réaliser les volontés du monde invisible sur lui, sur sa communauté de vie et sur le monde.

Comme on le voit, cette religiosité primitive est une dimension constitutive de l'être. La réduire, c'est au même ins-

tant annihiler l'être humain. Cette religiosité est, du point de vue de l'adhésion au Christ, très importante. *"Elle fait partie de son intégrité globale et intervient dans les nouvelles expériences consécutives à l'avènement fondateur de la rencontre du Christ comme visiteur divin survenu dans l'univers de sens du négro-africain et reconnu en vertu des critères immanents à cet univers et relatifs à l'accueil de l'Etranger, celui-qui-vient-d'ailleurs"*.⁽¹⁵⁾

La communauté humaine et religieuse devient ainsi le milieu porteur et révélateur du Christ. Cette communauté n'est pas, avons-nous dit, dans la société traditionnelle, uniforme. Elle est constituée des élé-

(14) O. BIMWENYI Kweshi, op. cit., p. 525.

(15) Id. *Théandricité du langage théologique africain*, dans A. NGINDU Mushete (dir.) *Parole de Dieu et langage des hommes*. La rencontre de Yaoundé, 24-28 Sept. 1980, Kinshasa, s.d., p. 29.

ments variés que sont l'univers visible et invisible. Ces termes deviennent ainsi des grilles de lecture et des prismes de compréhension du Christ en milieu traditionnel africain. Aussi, le Christ est-il perçu en Afrique

noire traditionnelle, selon l'économie traditionnelle du Visiteur divin, du Proto-ancêtre, de l'Initiateur, du Chef, de l'Aîné, du Guérisseur, du Libérateur, etc., selon les divers lieux à partir desquels il est accueilli et

énoncé, nommé.

Nous allons ci-après évoquer, à titre purement indicatif, certains aspects de ces nominations communautaires du Christ en terre d'Afrique.

2. - LE CHRIST, PARADIGME DE L'ÊTRE HUMAIN EN TERRE D'AFRIQUE

2. - 1. LE CHRIST, VISITEUR DIVIN

L'homme que visite le Christ n'est pas une simple idée d'homme, un "concept universel", mais une personne concrète et historique, bien située sur la carte géopolitique et culturelle de son temps, engagée dans le jeu multiforme des solidarités concrètes⁽¹⁶⁾. Cette visite apparaît là même où elle est, inséparablement, initiative divine et appel de l'homme.

L'homme est un désir secret de Dieu, avons-nous dit, il est comme en attente de son accomplissement.

C'est dans cette attente que survient la visite du Christ, l'Etranger qui vient d'ailleurs. "Celui-ci fait irruption dans la clôture de notre univers, pratiquant une brèche dans cette sorte de "système" à l'horizon

*incertain. Il vient camper avec nous : il établit sa "tente" parmi nous. Il ne sera plus seulement "tourné vers nous". Il choisit de devenir **muntu bu twetu, mutela mu cimundu cimwe n'etu** : homme-comme-nous, taillé dans la même étoffe que nous"* ⁽¹⁷⁾.

Comme visiteur, le Christ fait alliance avec l'homme, son

(16) O. BIMWENYI Kweshi, *L'émergence. A l'aurore du christianisme africain*, dans : Bulletin de Théologie Africaine, I 1979, N°2 p. 105.

(17) *Ibid.*, p. 196.

hôte africain. Il vient habiter l'humanité africaine. En lui, la plénitude de la divinité s'est approchée de l'homme et est inscrite dans son être, dans sa corporalité comme dans sa temporalité. "Dieu s'est fait *muntu* (homme) de notre race et, par là, nous sommes, nous aussi, de sa race" (18). C'est de tout le mystère de l'incarnation qu'il s'agit dans la visite de l'Etranger. Il a épousé toute l'épaisseur de notre réalité d'homme et de communauté, excepté ce qui, en nous, contredit la volonté de Dieu.

"Cette inhabitation n'est pas une agression du muntu, jusque dans son attente ontologique. L'homme qui en tressaille, qui s'en émerveille, l'éprouve comme assouvissant sa soif biologique de bonheur. Le Christ est, comme Dieu, cet Etranger généreux, philanthrope, tourné constitutivement vers l'homme, qui vient promouvoir ses intérêts intégraux, aux plans aussi bien matériel et moral que spirituel et ontologique dans l'accomplissement plénier de son existence comme destinée et quête de l'improbable" (19).

Cette perception communautaire du Christ est inséparable d'une compréhension, d'une assimilation humaine préalable de Dieu. C'est cette expérience primitive, indéterminée qui est le milieu révélateur du Christ et que celui-ci mène à son accomplissement plénier. Le Christ est en Jésus le paradigme de cet accomplissement humain : "*lieu épiphanique de (la) présence de Dieu. "Resplendissement de sa gloire, effigie de sa substance"* (He I, 3). "*Qui l'a vu a vu le Père*" (Jn 14, 19)" (20).

2. - 2. LE CHRIST PROTO-ANCÊTRE

Le Visiteur est sans doute la figure, le visage sans fard de la puissance généreuse de Dieu. Cette puissance n'est pas inopérante. Elle est comme la capacité de création du

Visiteur et de promotion de l'être humain, les ancêtres compris.

Nous l'avons dit précédemment : les ancêtres entrent

en composition dans la définition de l'être humain en milieu traditionnel africain. De fait, les africains les vénèrent et les invoquent au cours de leur existence terrestre.

(18) *Ibid.*

(19) *Ibid.*, p. 197.

(20) *Ibid.*

Cette invocation n'est pas, pour les négro-africains, un geste facultatif des vivants en souvenir de leurs "pères" trépassés. Elle est, selon le professeur B. Bujo, "*une sorte de sotériologie commémorativo-narrative*"⁽²¹⁾ qui intègre la (présence) puissance créatrice et la générosité des ancêtres dans la quête de vie de l'être humain.

Cette puissance créatrice et féconde est une vertu qui, pour être ancestrale, n'en est pas moins un don de Dieu à tout être qui le cherche comme à tâtons et vit en communion avec lui. La force sotériologique

des ancêtres est d'essence divine. Aussi, l'invocation personnelle et collective des ancêtres n'est-elle pas un rite profane, mais un jeu profondément religieux, ainsi que le souligne le professeur B. Bujo : "*Le culte des ancêtres... est basé avant tout sur (la) conception de vie communautaire (de l'Africain) qu'il est permis de caractériser comme étant "anthropo-centrique". Ce faisant, l'Africain n'oublie aucunement la dimension verticale qui concerne les relations avec Dieu, même si, il ne les exprime pas toujours explicitement*"⁽²²⁾.

Ce qui est une manière de

reconnaître que la puissance, la force dont vivent les hommes dans les familles, les lignages et les villages, n'est pas une propriété absolue des ancêtres. Ceux-ci la détiennent de Dieu avec qui ils sont en communion. Ils en sont des lieutenants attirés. Dans la mesure où il en est ainsi, c'est de Dieu : l'Ancêtre par excellence, l'Ancêtre primordial⁽²³⁾, le "*Nkambwa*", antérieur à tous les ancêtres de l'humanité, tard-venu dans le monde, les villages et les lignages des hommes qu'il s'agit. C'est ce Dieu qui se révèle à l'homme dans la visite de Jésus-Christ.

Le Christ, Premier-Né, Proto-ancêtre

Dans la foi négro-africaine, le Christ apparaît ainsi comme le Proto-ancêtre. Il est, en chrétienté africaine, le Premier Né

d'entre les morts, le Nouvel Adam⁽²⁴⁾ : dont la force, la générosité n'a d'autre fin que le salut de l'homme, non seule-

ment dans son lignage et son village, mais aussi et surtout dans toutes les dimensions de son existence : ontologique et

(21) B. BUJO, *Pour une éthique africano-christocentrique*, dans A. NGINDU Mushete (dir.).

(22) B. BUJO, *Nos ancêtres, ces saints inconnus*, art. cit., p. 165-166

(23) O. BIMWENYI Kweshi, op. cit., p. 530.

(24) Fr. KABASELE, *Le Christ comme ancêtre et comme aîné*, dans Fr. KABASELE e. a., *Chemin de la christologie africaine*, op. cit., p. 127.

éthique, spirituelle et écologique. C'est le Christ qui est le pôle d'attraction de tous les ancêtres, "... le Premier Né de toute créature et prémices de ceux qui se sont endormis... En d'autres termes, les ancêtres en tant que hommes vertueux et justes d'Afrique, sont cachés dans le Christ, de qui ils ont à présent leurs forces de rayonnement et d'attraction par rapport à la génération encore sur cette terre" (25). Ici, le Christ est le lieu définitif de la compréhension chrétienne des ancêtres. Ceux-ci sont, dans le christianisme, ses images, ses intendants, ses témoins et ses envoyés.

Pour les chrétiens afri-

cains, l'individualisation de leur être humain est l'oeuvre du Christ. C'est à lui que s'adresse, en fin de compte, leur invocation, leur supplication. C'est bien lui qui sauve les ancêtres, dans la narration, le souvenir que les chrétiens négro-africains ont de sa passion, de sa mort et de sa résurrection. Le Christ, Ancêtre primordial, est le fondateur (fondement) de la vie, de tout ordre humain (26). Il fonde les villages et les lignages. Il en est le premier occupant, même leur créateur. Les ancêtres, les génies et les aînés tiennent de lui le pouvoir de les protéger écologiquement, socialement, matériellement et moralement.

Bien plus, au regard des chrétiens africains, le Christ est, non seulement cette puissance créatrice et sotériologique, mais aussi l'interprète par excellence de la volonté créatrice et sotériologique de Dieu, son Père, auprès des hommes et des femmes de toute langue et race. Il est ainsi, pour eux, non seulement un modèle à imiter mais un maître qui initie les croyants à l'adhésion libre de la puissance créatrice de Dieu. Ainsi, dans leur communion au Christ, Proto-ancêtre, il sont chargés de la puissance de création et de protection de la vie. Le Christ est pour eux, un exemple de vie.

2. - 3. LE CHRIST, INITIATEUR

L'initiation est, en Afrique, une démarche, un procès qui tente de comprendre et de faire

comprendre l'énigme de l'être humain par la victoire de la vie sur la mort. L'homme est, en

effet, habité par le désir de la vie, "le refus du néant, la révolte, devant l'inadmissible

(25) B. BUJO, *Nos ancêtres, ces saints inconnus*, art. cit., p. 173.

(26) voir, A. NGINDU Mushete, *Les thèmes majeurs de la théologie africaine*, Paris, 1989, p. 93.

scandale de la mort, la revendication obstinée, inutile de l'éternité⁽²⁷⁾.

Cette question n'est pas neuve. Elle est, au contraire, constitutive de l'histoire de l'humanité. Chaque génération humaine se la pose à frais nouveaux. En son sein ont émergé les spécialistes, généralement les aînés, dont la fonction, la mission, le rôle social est d'initier les cadets à l'appréhension, à la compréhension et à la solution même provisoire de cette énigme incontournable de leur existence.

Les cadets, disons : les néophytes, sont dans la société traditionnelle, des ébauches d'homme, des êtres im-

parfaits, impubères, des germes du désordre, du chaos, de l'immaturité culturelle, de l'indistinction, de la mort dans la société : la mort ontologique de la personne, celle de sa famille, de son clan, de son village, celle de son corps comme celle de ses terres⁽²⁸⁾.

Pour surmonter ce chaos, le néophyte doit revêtir les puissances de la vie en descendant dans les sources vives de l'être humain, faites d'amour, de générosité, d'énergie érotique⁽²⁹⁾. Ce voyage, le néophyte ne l'entreprend pas tout seul. Il se fait sans cesse accompagner. C'est dans cet accompagnement que s'enracine pédagogiquement l'expérience d'initiation.

En effet, l'initiation conduit le néophyte à découvrir, dans sa personne, la vertu, la puissance de vie, son adoption, son assimilation au bénéfice de la défense et de la survie de l'être humain, de ses terres et de son corps, de ses lignages et de ses villages.

Dans cette marche, l'"initiandus" se sent, s'éprouve comme un être sans défense. *"Il vit, mais d'une manière qui le dépouille, le ramène à la vérité de son être. Il connaît une sorte de décentration de lui-même. Dessaisi, pour ainsi dire, de soi, il peut recevoir comme un surplus dans la vérité de soi. Il devient quelqu'un d'autre, tout en demeurant foncièrement lui-même"*⁽³⁰⁾.

(27) N. DIATTA, *Jésus-Christ : Initié et Initiateur*, dans *Théologie Africaine. Bilan et perspectives*. Actes de la dix-septième semaine théologique de Kinshasa, 1989, p. 138.

(28) La mort n'est pas une réalité univoque en anthropologie africaine. Elle affecte les différents paliers de l'existence de l'être humain. Elle est ontologique, sociale et corporelle. Cf. L. V. THOMAS, *Anthropologie de la mort*, Paris, Payot, 1980.

(29) Sur l'amour comme source des valeurs de l'esprit, voir KĀMANA, *L'Afrique va-t-elle mourir ? Bousculer l'imaginaire africain*. Essai d'éthique politique, Paris, Cerf, 1991.

(30) A. T. SANON, *Jésus, maître d'initiation*, dans Fr. Kabasele, e. a. op. cit., p. 159.

Cette renaissance est sans doute anthropologique, même anthropocentrique selon le mot de l'Abbé Luyeye Luboloko ⁽³¹⁾. Mais elle n'est pas que cela.

L'âme humaine de cette renaissance n'est pas une vertu profane. Elle est, pour être authentique, profondément ancrée dans la métaphysique.

De la sorte, l'Eros créateur, pour être une vertu personnelle, n'en est pas moins un don de Dieu.

L'initiation chrétienne comme accomplissement de l'initiation traditionnelle

L'initiation à l'Eros devient ainsi une expérience constitutivement religieuse. C'est même là le sens de toutes les initiations. *"Elles tentent d'arracher, selon Mgr A. T. Sanon, à l'invisible le secret de la force, de la vie, de la puissance et de toutes les valeurs suprêmes"* ⁽³²⁾. Ou encore, selon N. Diatta : *"Pour être véritablement hommes, et c'est cela le but de nos grands rites initiatiques, les néophytes doivent désormais 'imiter' les dieux, les héros civilisateurs ou les ancêtres mythiques, situer leur propre modèle à atteindre sur le plan transhumain, celui*

révélé par les mythes. On ne devient homme véritable qu'en se conformant à l'enseignement des mythes, en imitant les dieux" ⁽³³⁾. L'initiation, en Afrique traditionnelle, est toujours et déjà religieuse. L'âme de la renaissance du néophyte n'est pas qu'anthropologique. Elle est aussi religieuse, évangélique. C'est en Dieu que l'homme, le néophyte, puise les ressources de son humanité et l'énergie inextinguible de son renouvellement, de la libération de lui-même et des autres de l'emprise de la mort et de ses alliés. Cette religiosité n'est jamais évacuée en toute

initiation, même dans le christianisme advenant. C'est elle qui se précise, s'affine au contact de l'initiation chrétienne.

C'est à cette puissance créatrice et sotériologique de Dieu que l'initiateur tente de conduire le néophyte. L'initiateur est ici un maître. Comme tel, il n'est pas que dispensateur d'enseignement initiatique. Plus précisément, chez lui, l'enseignement initiatique se double de l'engagement réel. L'initiateur est un prophète, un prêtre-victime, et un pasteur. Il conduit les cadets, les néophytes, "initiandi" de son terroir, de

(31) Voir LUYEYE Luboloko, *Le Christ, initiateur, une proposition méthodologique*, dans *Théologie africaine*, op. cit., p. 158.

(32) A.T.SANON, art. cit. p. 161.

(33) N. DIATTA, art. cit., p. 146.

son lignage et de son village à la découverte et à l'assimilation personnelles de l'énergie créatrice et sotériologique de Dieu.

Cette initiation apparaît, pour l'initié devenu chrétien, le milieu révélateur de son image du Christ. Celui-ci est, au terme

en pointillé de son itinéraire initiatique, un Maître d'initiation, un initiateur.

Le Christ, Maître d'initiation

Ce Maître a ceci de particulier que son initiation n'est pas que symbolique. Sa vie tout entière est une grande école initiatique. Son itinéraire initiatique l'a conduit à "l'union hypostatique" ⁽³⁴⁾ avec Dieu, son Père. Les stations de cet itinéraire sont faites de sa passion, de sa mort et de sa Résurrection.

A travers ces étapes initiatiques, l'initié perçoit dans le Christ non seulement un grand Maître d'initiation, mais le premier ou l'aîné d'entre tous : il révèle dans le mystère pascal, le secret de la vie qui refuse de mourir, qui triomphe de la mort et de la sorcellerie. Il

récapitule dans sa personne tous les initiateurs de l'humanité. Ceux-ci, dans leur enseignement, lui rendent témoignage. Ils le reconnaissent, à travers son itinéraire particulier comme l'initiateur universel. Ils l'invoquent comme "le premier vivant (dans l'ordre de la rédemption) et engendré, non pas créé. Il est au commencement avant la création" ⁽³⁵⁾.

Mgr A. T. Sanon est encore plus explicite : "... pour nous, (Jésus) est le chef d'initiation qui, le seul, a mené à terme le projet caché au coeur de toute tradition initiatique : conduire une promotion humaine à la pleine et authenti-

que dignité de fils et de frères dans la communauté des hommes" ⁽³⁶⁾. En d'autres termes, "contrairement aux maîtres d'initiation, proposés par l'humanité, le Christ mène à son achèvement son itinéraire initiatique : ce qu'il dit, il le remplit entièrement par son exemple et sa vie. Il ne livre pas uniquement des paroles, il livre sa vie, accomplissant pleinement la volonté du Père et assumant totalement sa solidarité avec ses frères, les hommes. Pour cela, le Christ remplit le désir caché en tout projet initiatique – à savoir : d'une part, commencer et avancer progressivement, et d'autre part acheminer les candidats jus-

(34) N. DIATTA, art. cit., p. 146.

(35) Voir LUYEYE Luboloko, *Le Christ initiateur : une proposition*, art. cit., p. 159.

(36) A. T. SANON, art. cit. p. 158.

qu'au terme définitif. En lui et par lui, nous avons le modèle d'initiation définitive, dans la fidélité au rythme fragile de l'homme et à son désir d'atteindre l'infini invisible⁽³⁷⁾.

2. - 4. LE CHRIST, LIBÉRATEUR

L'Africain ne peut pas, sans se renier, ne pas se référer à l'histoire des hommes, des femmes et des enfants de sa race qui ont connu, tour à tour, la traite, la colonisation et, présentement, l'exploitation post-coloniale et impérialiste, venues de l'Occident. Sans cette mémoire, il ne peut vraiment pas comprendre son sort et le sort des Noirs dans le monde d'aujourd'hui. C'est là pour lui obéir au réel.

Il se rappelle, par ailleurs, que la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, le Message d'amour, lui est arrivée par le même Occident dans un contexte très ambigu c'est-à-dire au même moment que les négriers et les colonisateurs.

Face à cette situation, l'Africain, aujourd'hui, reste perplexe ne sachant que dire, que croire et que faire.

Faut-il retenir en fin de compte que l'Occident aime profondément et sincèrement les Africains ou plutôt que le système engendré et entretenu par ce même Occident, cette Europe, notre mère dans la foi, est plutôt là, avant tout, pour ses propres intérêts malgré les grandes déclarations du genre : liberté, égalité et fraternité, dignité de la personne humaine, respect des droits de l'homme et démocratie ?

Dans le quotidien, en effet, ce discours est très souvent contredit car notre monde favorise et entretient des caté-

gories d'hommes différemment appréciés et traités.

C'est là que les Noirs africains convient l'Occident à une grande palabre historique pour débattre, d'abord, du système "moderne" qu'il continue d'engendrer et avec lequel il envahit le monde entier. En effet, ce système se révèle, au fil des années, **inhumain**, surtout quand il est vu du dehors et des périphéries. Ensuite, l'Afrique, ayant reçu le message chrétien de l'Occident, voudrait voir la civilisation occidentale vivre davantage et mieux ce message d'amour envers elle, envers d'autres continents et envers tout homme en ce monde.

Tel est aujourd'hui le

(37) Ibid., p. 162.

drame vécu par l'homme africain vis-à-vis de l'Occident: drame qu'il ne faut plus continuellement éluder mais qui mérite d'être débattu dans une grande palabre historique, où il sera question de nous dire, en face et jusqu'au bout, les quatre vérités, en vue de la vie de l'homme, de tout homme et de tout l'homme, cette icône précieuse de Dieu !

Le Christ auquel des Afri-

cains adhèrent aujourd'hui, de plus en plus avec joie et enthousiasme, se révèle, jour après jour, le compagnon de route du peuple africain, exploité et vivant dans des conditions inacceptables à la fin de ce vingtième siècle. Il a épousé et épouse toutes les conditions de la vie misérable des peuples d'Afrique et il leur apprend, en vrai Maître d'initiation, la libération des péchés du monde

et le pardon sans rancune des oppresseurs d'hier et d'aujourd'hui.

L'Africain voit ainsi en Jésus-Christ, son libérateur, celui de qui lui viendront la vie, le courage, le pardon et la victoire. Victoire sur les maladies, les envoûtements des sorciers et la mort, grâce à la Résurrection de Jésus, homme de notre race et de toutes les races.

3. - CONCLUSION

Fort heureusement, le Christ n'est plus un inconnu en Afrique. Les multitudes africaines l'ont rencontré et adopté ! Elles ont entendu son message,

l'ont accueilli, aimé et même profondément assimilé. Cette assimilation n'est pas une simple incubation intérieure de la parole ainsi entendue. Elle est

aussi exigence de son énonciation, de la nomination africaine de son auteur, Jésus-Christ⁽³⁸⁾.

(38) Cette problématique a fait l'objet d'une thèse de doctorat en théologie. L. MUSEKA Ntumba, *La Nomination africaine de Jésus-Christ. Quelle christologie ?* Louvain-la-neuve, 1989. Il convient aussi de citer J. MBITI, *New Testament Eschatology in an African Background. A Theology and African Traditional Concepts*, Oxford university Press, 1971, 1d., *Some African Concepts of Christology*, in G. Vicedom (ed.), *Christ and the Younger Churches*, London, SPCK, in 1972 ; K. APPIACH-KUBI, *Jesus Christ. Some Christological Aspects from African Perspectives*, in J. MBITI (ed.), *African and Asian contribution to Contemporary Theology*, Bossey, World Conseil of Churches, 1977 ; P. STADLER, *Approches Christologiques en Afrique* in *Bulletin de théologie africaine*, vol. V, 9 (1983), p. 35-49 et G. IWELE : *Mystique et Christologie en Afrique*, dans : *La Mystique africaine*, Ed. Baobab, Kinshasa 1993, p. 159- 202.

Cette nomination n'est pas un doublet redondant des titres christiques pré-donnés. Ils sont intégrés dans l'itinéraire communautaire de l'homme africain en quête de sa destinée. De fait, cette marche, avec ses trébuchements, est à la fois angoisse et extase de son être, de sa conscience. Plus précisément, la conscience intègre dans son mouvement, le monde invisible et le monde visible. Ces deux mondes deviennent ainsi les alliés de l'être humain sur le chemin de son avènement comme personne humaine. Dieu, les ancêtres, les génies, les aînés et les cadets sont des pôles constitutifs de l'être humain dont le Christ est devenu le vrai et le dernier Révélateur.

Ces deux mondes ne sont pas, en l'homme, juxtaposés l'un à l'autre. Ils sont solidaires. Leur fraternité n'est pas initiée du dehors dans une commune subordination. Elle trouve, au contraire, dans l'homme son principe actif. Devenir personne est une tâche qui déborde les capacités d'un individu. Son couronnement requiert la récapitulation des êtres du monde invisible et du monde visible, et de leur énergie créatrice et sotériologique en l'homme. Dans cette récapitulation, l'homme apparaît comme le point de convergence, de conjonction des mondes invisible et visible.

Bien plus, ces mondes sont pour l'homme, chrétien com-

pris, ses grilles de lecture et d'interprétation, disons : de nomination de tous les événements de son existence, christique compris. A la lumière de ce prisme, le Christ apparaît aux Africains sous des visages variés et même infinis. Nous en avons prélevé quelques échantillons : Visiteur divin, Proto-ancêtre, Initiateur, Libérateur.

C'est de la sorte que le Christ s'approprie chaque jour davantage l'Afrique avec ses hommes, femmes et enfants et que ces derniers, à leur tour, se l'approprient et font de Lui aujourd'hui leur référence dans l'exode vers des lieux plus humains et plus conformes au dessein de Dieu sur l'homme et sur le monde.

Le Jésus de l'Islam et le Christ de la Foi

Bénédicte du CHAFFAUT

Rude travail pour la foi que de vivre et de cheminer à côté d'amis musulmans... Je l'ai éprouvé – c'est la grâce qu'il m'a été donné de vivre comme beaucoup parmi vous ici – lorsque je suis partie en Tunisie pour un séjour de trois ans. Cette expérience continue aujourd'hui grâce aux contacts avec des femmes immigrées, dans le quartier Teisseire de Grenoble.

Une anecdote introduira mon propos mieux que toute autre. Nous fabriquions avec des femmes du quartier Teisseire des galettes des rois, au tout début janvier, cette année. L'une d'elles me dit, en montrant les fèves, "*c'est chrétien, c'est haram*". Pour les Françaises du groupe qui vivions cette fabri-

cation de gâteaux comme parfaitement profane, voici que nous étions ramenées soudain au coeur de la foi, et en ce qui nous différencie tant de l'Islam : la représentation figurative, et pas n'importe laquelle puisqu'il s'agissait de l'enfant Jésus.

La complicité qu'avait créée la pâtisserie était, pour un temps, rompue. Nous étions brutalement ramenées à nos différences, celles qui nous blessent le plus parce que les plus profondes. Et c'est vrai que, dans un premier temps, il nous est difficile de penser la foi de l'Islam autrement que comme celle qui vient nier précisément un des axes de la foi chrétienne, celui de notre foi au Christ.

I - LA FOI DE L'ISLAM APPARAÎT, DANS UN PREMIER TEMPS, COMME NÉGATRICE DU CHRIST DE LA FOI CHRÉTIENNE

J'ai expérimenté, comme beaucoup d'entre vous, la consistance forte du message de l'Islam chez beaucoup d'amis musulmans, et aussi sa force comme véritable chemin humain et spirituel.

Recevoir cette consistance sans détour, recevoir aussi la question de sa postérité historique par rapport au christianisme, tout cela engage dans une démarche radicale. A plus forte raison lorsqu'il s'agit d'entendre la dénégation forte de ce qui fait le cœur de notre foi.

Car si le Coran identifie positivement Jésus comme prophète de l'Islam, il prend bien soin de nier qu'il soit fils de Dieu (5, 72-116 ; 9,30 ; 19, 34-25), qu'il ait été crucifié (4, 156) et qu'il soit le troisième d'une triade (4, 171 ; 5, 73). Autrement dit, le Coran ne se contente pas de définir Jésus autrement, mais il opère un travail de dénégation par rapport à ce qui fait le cœur de notre foi.

On peut toujours évoquer l'époque ténue qui a succédé aux premiers conciles chrétiens et qui expliquerait un raidissement dogmatique de la part de l'Islam naissant, ou

sa mauvaise compréhension de la formulation des dogmes chrétiens. Il faut pourtant bien en prendre acte. Le Jésus de l'Islam n'est pas le Jésus-Christ chrétien.

Négation de l'Incarnation où Dieu se manifeste en Jésus comme complètement voué à l'homme pour lui montrer la route d'une pleine humanité ; négation aussi du mystère pascal où le Christ nous précède dans l'expérience de la mort et de la résurrection.

Accepter d'entendre cela comme tel est une expérience de souffrance, de silence et de dénuement intérieur... Souffrance de ceux qui, chrétiens, vivent en terre d'Islam et taisent l'essentiel de ce qui les fait vivre, souffrance que j'ai partagée. Expérience où le centre de la foi peut parfois vaciller, où la foi en cette médiation du Christ, pour nous unique et singulière, peut être ébranlée. Elle exige un travail radical de décentrement.

En fait, cette négation, si fortement affirmée dans la foi de l'Islam, vient-elle d'abord contester le centre de notre foi ou en marquer, en affirmer profondément un autre ?

Une amie musulmane de Grenoble me disait qu'elle n'osait pas ouvrir l'Évangile parce qu'elle avait peur d'y voir nommer Jésus comme Dieu. Elle le disait presque comme une répulsion et marquait le fait que, pour elle, Dieu était profondément et d'abord : l'Unique.

C'est bien le centre de la foi de l'Islam

que d'affirmer, en effet, la foi au Dieu unique et transcendant. Et c'est à partir de ce centre qu'il faut d'abord comprendre et situer ce qui est dit sur Jésus, et non par référence à une conformité ou non à notre propre foi. Toutes les négations du Coran concernant Jésus ne sont que la conséquence de la conception coranique de la transcendance de Dieu.

II - LE JÉSUS DE L'ISLAM EST DANS LA LOGIQUE DE LA FOI DE L'ISLAM ET OBLIGE A LE DÉCOUVRIR AUTREMENT

Un ami musulman de Sfax, marié à une chrétienne et très ouvert au christianisme, me disait souvent : *“ Vous, les chrétiens, vous ne voyez dans le Jésus de l'Islam que ce qui nie le Christ chrétien, et vous ne voyez pas combien Jésus est grand et important pour nous, puisqu'il est dit Parole et Esprit ”.*

Dans ses Annales, Tabari rapporte une lettre du Prophète Mohammed au Négus d'Abyssinie où il aurait écrit : *“ Je confesse que Jésus, fils de Marie, est l'esprit de Dieu et son Verbe qu'il jeta en Marie, la Vierge, la*

Sainte, la Pure. Elle conçut alors Jésus que Dieu créa de son Esprit et auquel il insuffla la vie, comme il créa Adam par Ses mains et y insuffla la vie.”⁽¹⁾

Dire de Jésus qu'il est Parole de Dieu, c'est le reconnaître comme le fruit à l'état pur de la Parole Créatrice de Dieu dans le sein de Marie, la Parole Créatrice de Dieu presque personnifiée. Ce n'est nullement pour les musulmans reconnaître sa divinité, mais cela dit quelque chose de très fort sur lui.

Parmi les qualificatifs que Jésus reçoit

(1) Verbe de Dieu, Coran : 3, 39-45 ; 4, 19-34. Esprit : 4, 171.

dans le Coran, l'un d'eux me touche beaucoup : *"il sera au nombre des rapprochés"*. Ce qui fait de Jésus ce "rapproché de Dieu", annoncé à Marie sa mère (3, 45), c'est à dire celui qui *"au jour de la Résurrection sera parmi ceux que Dieu rapproche de Lui et qu'il fait demeurer dans son voisinage et près de Lui"*, comme le dit Tabari, c'est sa force spirituelle, c'est l'Esprit qui l'habite. Cette proximité de Jésus avec Dieu est pour moi d'une très grande force.

Et quand on découvre la tradition spirituelle et mystique de l'Islam, on voit bien qu'elle considère Jésus comme très grand, modèle d'ascèse et d'union à Dieu. Jésus, nommé l'imam des errants, qui se déplace toujours "sans pierre où reposer sa tête", modèle de dépouillement, totalement pénétré par l'Esprit de Dieu. Découverte d'un Jésus autre, proche de Dieu à sa façon, éminent par ses qualificatifs.

Découverte aussi d'un Dieu qui se rend proche de l'homme. Témoin, ce très beau hadith, relaté par Muslim, dont je vous lis le début :

Dieu dira au jour de la Résurrection :

— *"O fils d'Adam ! Je suis tombé malade et tu ne m'as pas visité !"*

Il dira :

— *"O mon Dieu ! Comment pourrais-je Te visiter alors que Tu es le Maître des*

mondes ?"

Dieu dira :

— *"N'as-tu pas appris que Mon serviteur untel est tombé malade, sans aller lui rendre visite ? Ne savais-tu pas que si tu étais allé le visiter, tu M'aurais trouvé auprès de lui ?"*

Ce hadith qui rappelle, bien sûr, le passage de Matthieu 25, me paraît tout à fait essentiel. Ici, c'est Dieu qui est directement en cause et non le Christ ; et il est aussi plus question de proximité que d'identification. Mais avec des accents différents, ce texte dit avec force les critères qui seront ceux du jugement, à savoir l'attention à tout homme prochain qui met Dieu en cause très directement.

L'absence de médiation christique en Islam fait aussi prendre conscience du lieu où se joue, en quelque sorte, l'incarnation dans l'Islam. Car si la Parole de Dieu est éternelle en Dieu, elle prend une forme pour se manifester aux hommes. Pour les musulmans, cette Parole incarnée est le Coran, Parole de Dieu faite Ecriture, Livre. Pour le Christianisme, la Parole de Dieu s'incarne en l'homme Jésus, vrai Dieu et vrai homme.

Même s'ils sont minoritaires, certains musulmans commencent à reconnaître cette donnée. Ainsi Mohammed Talbi, attestant

qu' «*au mystère de l'Incarnation du Christ et de la Rédemption, correspond pratiquement en Islam celui, non moins difficile, de la concrétisation de la Parole de Dieu,*

consubstantiellement à l'Etre, donc éternelle, et pourtant "descendue" (tanzil) dans le monde de la contingence et de la phénoménologie.»⁽²⁾

III - EN DÉFINITIVE, LA FOI DE L'ISLAM FAIT REDÉCOUVRIR AUTREMENT LE CHRIST DE LA FOI CHRÉTIENNE

Même s'il n'est pas le Christ de notre foi chrétienne, j'ai beaucoup appris et médité au contact de ce Jésus de l'Islam. J'aime à la fois sa grandeur et la pudeur avec laquelle il est abordé.

Et il me vient souvent à l'idée qu'il faudrait que nous abordions nous-mêmes aussi le mystère du Christ avec beaucoup plus de pudeur, même s'il est, pour nous, cette médiation centrale dans le mystère du salut. Coeur de notre foi, cette médiation, par son essence même, indique que le Christ n'est justement là que pour se retirer. Se retirer, pour indiquer en définitive et l'homme, et Dieu.

J'ai beaucoup médité, en Tunisie, cette phrase du Christ : *"Il faut que je m'en aille."*

Cette phrase, quand elle est méditée par des chrétiens en terre d'Islam, épure quelque chose de profond au niveau de la foi. Peut-être la chance de nous laisser interpeller par cette foi de l'Islam sera-t-elle de rééquilibrer notre théologie de façon plus centrée sur Dieu, tout en gardant un centrage sur le Christ ? Car si Jésus-Christ est au centre, c'est non pour se substituer à Dieu, mais parce que Dieu l'y a placé comme médiateur et comme voie conduisant vers lui.

Plus les choses vont, plus je reconnais en Jésus, un "Christ aventuré". Dire cela, c'est reconnaître que le mystère du Christ, réalité mystérieuse de la présence de Dieu à l'homme, passe non seulement par la médiation du christianisme, mais aussi par celle des autres religions, sous des modalités di-

(2) Mohammed Talbi, Islam et dialogue, MTE 1979, p. 42-43

verses et, elles aussi, mystérieuses. On ne peut tenir, sans cela, cette volonté universelle du salut de tous les hommes par Dieu.

Si Dieu n'a pas, en effet, d'autre mission que l'humanité, cela signifie que ce sont bien tous les hommes qui sont associés au mystère pascal ; et le destin du Christ est celui de tout homme et pas seulement du baptisé. Le monde musulman est, lui aussi, inscrit, à sa façon, au coeur du mystère pascal.

En allant plus loin, on pourrait dire qu'à travers la foi de l'Islam, telle qu'elle est vécue en profondeur, les chrétiens peuvent peut-être découvrir de nouvelles facettes du mystère du Christ et que le Christ est mystérieusement présent, à sa façon, aux

musulmans qui savent répondre à l'intervention de Dieu dans leur vie. C'est ce que j'ai ressenti parfois en Tunisie, en voyant vivre de proches voisins ou même à Teisseire, au contact de certaines femmes. Et c'est pour moi oeuvre de l'Esprit.

Quand on voit, comme en Tunisie, les hommes et les femmes s'unir, quelle que soit leur religion, pour restaurer autour d'eux dignité, justice et fraternité ; quand il s'agit de se battre pour le respect des handicapés, des mères célibataires, des enfants abandonnés ou des enfants étrangers... n'y a-t-il pas là une véritable Histoire Sainte qui s'écrit, marquant l'avancée vers le Royaume et ouvrant à une confession renouvelée à un Dieu trinitaire ?

ÊTRE CHRÉTIEN

Pierre CLAVERIE

Évêque d'Oran

Janvier 1994

Cela ne va pas de soi. Au moment où s'ouvre la Semaine de Prière pour l'unité des chrétiens, nous pouvons nous poser un certain nombre de questions et nous redire quelques convictions. Autour de nous, que ce soit dans le monde musulman ou en Occident, être chrétien paraît anachronique. Dans le monde musulman car tout s'achève dans l'Islam et on ne comprend pas notre entêtement à ne pas accueillir la mission de Mohammed. En Occident où les fondements mêmes de la religion sont remis en cause par le soupçon systématique de la raison envers le fonctionnement de toute croyance en Dieu. Dieu ? Une projection de nos désirs et de nos frustrations, l'alibi de nos impuissances, l'horizon de nos illusions... Les croyants, d'ailleurs, ont abondamment prouvé dans l'histoire qu'ils savaient se servir de Dieu pour justifier

l'injustifiable, sacralisant des dominations intolérables ou des exclusions meurtrières.

L'humaniste sera plus modeste. Certes pas meilleur que le croyant, il n'aura pas la prétention d'appuyer sa vie et ses discours ou ses décisions sur un absolu. Si tout dans le monde est relatif, aménageons la terre en essayant de la rendre vivable pour tous – négocions la coexistence avec tous sans chercher à nous imposer mutuellement nos dogmes. Recherchons le bien de l'homme, de tout homme. D'où l'importance attachée aux Droits de l'Homme, à leur définition, à leur ratification, à leur application. Bien sûr, les Eglises et les religions ont du mal à se rallier à cette vision séculière de l'humanité. A juste titre, parfois, elles peuvent poser la question de savoir quels sont les fondements

de ces droits ? Quelle vision de l'homme traduisent-ils ? Et elles peuvent alors apporter leur propre conception de l'homme et du sens de l'existence humaine... mais, pour le moins, doivent-elles le faire avec humilité !

Ainsi, pour le chrétien, que je suis, la mesure de l'humanité est Jésus-Christ. Être chrétien, c'est "revêtir le Christ" ou encore "vivre de son Esprit". Au baptême, nous entrons en communion avec lui comme les membres d'un seul corps, traversé par la même vie. Et cette vie, c'est l'Esprit de Dieu. Jésus lui-même est né de cet Esprit et c'est pourquoi Il est, pour nous, l'Homme parfait, le "Fils de Dieu". Il est exactement ce que Dieu voulait créer : il reflète parfaitement Sa volonté, Il manifeste totalement "l'image et ressemblance de Dieu" que l'homme devait être dès l'origine. En unissant notre vie à la sienne, nous retrouvons notre vérité, celle à laquelle tous les hommes sont appelés : non pas d'abord en devenant chrétiens, mais en retrouvant en eux les impulsions inscrites par l'Esprit.

Car l'Esprit est à l'oeuvre dans toute la création : et s'il est donné aux chrétiens par Jésus qui, ainsi, les "sauve" ou les "justifie" en en faisant des "enfants de Dieu", c'est pour qu'ils deviennent témoins de cette action de l'Esprit en toute humanité. Cela suppose qu'ils ne se contentent pas de paroles : leur

transformation effective à l'image de Jésus, leur vérité, leur cohérence pratique constituent leur apport essentiel à la vie et à la croissance de l'humanité dans sa diversité. C'est d'ailleurs ainsi qu'ils marquent le plus leur histoire. Plus que les décrets des Pontifes, les dogmes des Théologiens, la logorrhée des Prêcheurs, la rhétorique des Spirituels, ce sont les Saints qui demeurent dans la mémoire. De l'abbé Pierre ou de Drewerman, de mère Thérèse de Calcutta ou du cardinal Ratzinger, je suis heureux de voir que l'humanité sait reconnaître les siens, sans que cela juge la sainteté des autres devant Dieu !

Mais le cercle s'élargit encore, comme Jésus le suggère en proposant en exemple un centurion romain ou une païenne. Ce cercle va bien au-delà de nos chapelles. Il passe par les grandes religions en qui nous reconnaissons aussi de la sainteté. Mais Il ne s'y arrête pas encore. Car, monothéistes ou pas, bouddhistes ou abrahamiques, musulmans ou animistes, notre vérité n'est pas dans ce que nous disons croire, avec tant d'assurance et d'insolence ou même parfois de mépris pour les autres. Elle est dans ce que nous sommes et que nous visons : pour moi, elle se mesure à notre capacité d'aimer, ni plus, ni moins. Tout le reste est ordonné à cela et sans cela rien n'a de signification. Pour les chrétiens, l'humanité se réalise dans la manière de donner sa vie que Jésus dési-

gne comme étant l'amour. Et Il en fait le culte véritable à rendre à Dieu car, pour lui, Dieu même est amour. Paradoxe inouï qui mêle toute-puissance et vulnérabilité, résurrection et croix, vie et mort, gloire et humilité, ciel et terre, Dieu et l'homme. Je ne sais pas s'il est encore possible d'être chrétien aujourd'hui, mais je crois qu'être chrétien c'est cela.

C'est en partie pourquoi j'en ai assez des discours oecuméniques, des semaines oecuméniques, des congrès oecuméniques et des directoires oecuméniques. Sommes-nous vraiment assez sincères et assez humbles pour vouloir l'unité autrement que le temps d'un discours ? Nous tenons plus fortement et étroitement à nos orthodoxies de chapelle qu'à la communion de l'Esprit. Il en coûte à l'évêque catholique que je suis de reconnaître que mon Eglise n'a ni la plénitude ni le monopole de la vérité de Dieu et de l'homme, qu'elle est une des expressions possibles, pas pire que d'autres, de ce que Jésus a voulu et à vécu. Que j'y demeure attaché ne devrait pas m'empêcher de chercher auprès de mes autres frères chrétiens ce qui manque encore à ma connaissance pour vivre plus intensément de l'Esprit.

C'est pourquoi aussi, je suis las d'un certain dialogue islamo-chrétien dans lequel des hommes plus ou moins cultivés se donnent la réplique sur le modèle bien réglé

depuis 15 siècles de l'argumentation religieuse. Tout a été dit et l'on se répète encore. L'auto-satisfaction prétentieuse des Docteurs de la Loi du Livre me laisse pantois. Le discours semble devoir combler seulement les tristes échecs de la vie. Pourquoi ne pas regarder en face et ensemble cette vie, cette réalité commune de notre humanité dans laquelle nous peinons les uns et les autres et que Dieu nous a confiée pour que nous y réalisions ensemble, avec nos différences Son projet de fraternité universelle ?

Si nous avons le devoir de partager nos convictions, c'est en nous donnant mutuellement le témoignage des transformations que notre foi opère dans l'humanité. Mais si ladite religion doit faire de nous des fanatiques, des sectaires, des idéalistes ou des fatalistes, alors la question de l'existence et de la nature du Dieu dont nous nous réclamons sera légitimement posée par les autres croyants et les non-croyants. Combien de nos contemporains, lassés des délires des croyants ne disent-ils pas avec J. Sullivan : "*Que j'aimerais vivre dans un monde où il n'y aurait ni croyants, ni incroyants ni athées, un monde proche, de respect et d'amitié, de cailloux, de plantes, de gens et de bêtes !*". N'est-ce pas d'ailleurs à ce monde que Jésus fait dire Dieu ? Qu'y a-t-il d'autre dans les évangiles ? Etre chrétien n'est-ce-pas, avec Jésus, reconnaître Dieu

dans les réalités de l'existence humaine qui sont comme les signes, les sacrements de Sa présence et de Son action, de Son amour ? Et s'il y a oecuménisme et dialogue, ne doivent-

ils pas porter essentiellement sur ces réalités ou s'exprime notre relation à Dieu et entre nous ?

Rencontre d'autres univers spirituels

Jacques

Il m'a été demandé d'apporter quelques éléments pour élargir la question de Jésus-Christ à d'autres univers

spirituels que le nôtre ou celui de la foi islamique qui fait partie, peu ou prou, de notre proche horizon.

PREMIÈRES CONFRONTATIONS

Pour ce faire, je vais remonter très loin et évoquer une histoire – la mienne – qui a déjà 35 ans. A ce moment là, j'étais un jeune Français, habité d'une foi chrétienne certaine, qui avait toujours été à l'abri des confronta-

tions majeures en étant le pur produit d'un petit séminaire classique, en l'occurrence celui de Langres pour ceux qui connaissent cette belle région. Pour moi, Dieu, Jésus-Christ, ne posaient aucun problème

En Algérie...

C'est en Algérie que s'est effectuée ma première rencontre avec un autre univers spirituel que le mien. Je

suis, en effet, de la génération de ceux qui ont été envoyés là-bas, soi-disant pour faire du "maintien de l'ordre". Je

me suis donc trouvé, à 28 ans, avec le titre ronflant de "moniteur d'action psychologique", au centre d'hébergement de Téfeshoun qui était, en réalité, un camp de prisonniers. Là, j'ai été frappé par deux choses :

- la première était le spectacle de tous ces prisonniers qui se rassemblaient pour faire la prière ;

- la deuxième fut la rencontre d'un homme dont le nom, je pense, va évoquer quelque chose à beaucoup. Il s'agit de Monsieur Boupacha Abd El

Deuxième temps de confrontation

Ma deuxième rencontre d'univers spirituels différents eut lieu en France, au travail. Très vite, dès la formation au séminaire de Pontigny, et ensuite comme prêtre-ouvrier, j'ai été immergé dans un milieu de travail à Gennevilliers, ville de la banlieue parisienne. Là, une double réalité s'est imposée à moi :

- la première, un peu dans le prolongement de ce que j'avais déjà découvert en Algérie, était une forte présence de travailleurs émigrés maghrébins, et donc musulmans.

Aziz, le père de Djamilia Boupacha. Cet homme m'a parlé d'Allah qui, bien sûr, était avec les Algériens et luttait à leurs côtés pour leur indépendance ; d'Allah qui ne voulait pas la guerre mais qui était de toute façon du côté de ceux qui le vénéraient et qui l'adoraient. Ma réaction fut celle d'un étonnement curieux, d'un étonnement qui m'a contraint au silence. Ce silence, je le connaîtrai beaucoup dans ma vie mais il a commencé là. Ce n'était pas du tout celui de l'émerveillement de Jésus-Christ devant le centurion ; je n'en étais pas là ! D'ailleurs, en suis-je là aujourd'hui ?

- la seconde prit la forme d'une véritable fraternité avec des hommes dont la foi était avant tout une foi en l'homme, foi qui, dans l'usine, se manifestait d'abord dans la lutte syndicale.

Pendant toute cette période qui, de 1965 à 1978, dura treize ans, je n'ai jamais rencontré de chrétiens comme compagnons de travail. Jamais d'hommes qui s'affirment chrétiens ni dans les rencontres quotidiennes, ni dans l'activité du syndicat CGT auquel j'appartenais.

Quelles ont été à l'époque mes attitudes, mes réactions ?

Naturellement cette double réalité ne m'a pas laissé indifférent.

De l'attitude, du "témoignage" des travailleurs musulmans, j'ai vite acquis la conviction de la vérité de leur foi et du langage qu'elle tient sur Dieu. Dès lors, si Allah et Dieu le Père désignaient quelque part un au-delà, une réalité ultime, cette pluralité condamnait, dans mon esprit, l'idée d'une révélation unique. Ou, plutôt, cela signifiait que la révélation chrétienne n'exprimait pas la totalité de ce qu'on pouvait dire sur Dieu et qu'il fallait chercher dans le sens de chemins divers vers Dieu. Je crois que c'est là que j'ai commencé cette quête, ce chemin vers Dieu, cette quête plurielle vers Dieu.

Avec les camarades français les choses étaient fort différentes. Une seule fois, un Jeudi-Saint où, étant d'équipe du soir, je n'avais pu participer à la célébration, il m'est arrivé de parler de Jésus-Christ avec un copain de travail. Inspiré sans doute par le lavement des pieds, j'ai évoqué Jésus-Christ dans la perspective du service...

En dehors de ce jour, ce fut toujours le silence – encore le silence – ! avec ceux qui ignoraient ma qualité de

prêtre, voire même ma qualité de croyant, comme avec ceux qui, étant de Gennevilliers, la connaissaient. Dans le cadre de mes activités syndicales, je n'ai pas souvenir que nous ayons eu d'échanges qui m'aient amené à parler explicitement de ma foi en Jésus-Christ. Cependant, au sein de ce compagnonnage, je vivais la foi dans une perspective de salut. La lutte de classes, la libération de l'homme, connotaient bien pour moi avec Jésus-Christ Sauveur même si, par ailleurs, notre réflexion collective à la Mission de France me faisait porter quelque soupçon sur cette identification un peu rapide entre la lutte que l'on pouvait mener dans la classe ouvrière et le salut en Jésus-Christ.

Ainsi cette double réalité me renvoyait, d'une certaine manière, à deux visages de Jésus-Christ qui ne s'harmonisaient pas d'emblée : celui du libérateur, et celui du chemin vers Dieu, comme un appel à un "au-delà". Cet écartèlement était en quelque sorte accentué du fait que je vivais tout cela dans le cadre de la responsabilité pastorale qui m'était confiée par l'équipe de Gennevilliers, qui avait en charge la

paroisse de la ville. Malgré tout, j'ai toujours vécu cela de manière sereine, pour la simple raison que c'était plutôt ma foi en Jésus-Christ qui interrogeait mon activité syndicale et la lutte des classes, que le contraire. Ce n'était pas la lutte des classes qui interrogeait ma foi en Jésus-Christ. A l'époque, mes

questions ne portaient pas sur Jésus-Christ : elles portaient surtout sur l'Eglise dans son magistère et dans sa structure hiérarchique. C'était, en effet, l'époque d'"*Humanae Vitae*" ... Ces problèmes demeurent, mais ils ne sont plus essentiels.

Voilà pour le passé.

DEPUIS 1978, EN CHINE

Avant d'évoquer plus directement mon expérience personnelle en Chine je voudrais faire, en guise d'introduction, deux remarques sur un livre que vous avez peut-être lu : "*Christianisme et religion chinoise*" de Hans Küng et

Julia Ching. Quelles que soient les qualités de cette étude qui aborde de façon systématique les grandes composantes de l'univers religieux chinois, il me semble que son approche n'évite pas deux malentendus.

Un pays complexe

- Le premier, c'est de considérer la Chine comme une entité, alors qu'il faudrait parler de plusieurs Chines, au pluriel. Et, ici, je ne parle pas seulement de ce qui est évident : du Tibet qui n'est pas la Chine. Je ne parle pas non plus de l'ouest du pays, le Xin Jiang et le Qin Hai, qui sont plus rattachés à l'Asie centrale qu'à l'Asie chinoise. Je n'évoque pas non plus la Mongolie qui, elle

aussi bien sûr, n'a pas grand chose à voir avec la Chine proprement dite. Mais je veux parler de ces "minorités ethniques", avec leurs propres traditions religieuses et spirituelles, que l'on ignore trop souvent mais qui pullulent en Chine du sud et qui sont de véritables "réserves indiennes". Contrairement à ce qu'on pense d'ailleurs, ce ne sont pas les Américains qui ont inventé les réserves

ves ... mais les Chinois ! Ces "réserves indiennes" sont constituées de peuplades qui occupaient les lieux il y a plus de 2.000 ou 2.500 ans. Elles sont là dans des régions qu'on appelle "autonomes". Mais quand on sait que le Tibet est aussi une région "autonome", on comprend ce que recouvre le mot !

Quel dialogue ?

Le deuxième malentendu tient à la manière dont on parle d'une rencontre et d'un dialogue qui, en fait, n'existent pas. Ils se pratiquent peut-être à l'extérieur de la Chine, mais ils n'existent pas à l'intérieur. D'ailleurs, de manière significative, le livre de Hans Küng parle de la diaspora chinoise à Singapour, à Hongkong, à Taïwan même, mais il ne dit rien sur la Chine continentale. Sur le continent, le dialo-

La rencontre et le dialogue

Cela me conduit donc à un premier point : avant de parler de rencontre et de dialogue, il faut distinguer les deux choses.

La rencontre, cela paraît tellement évident, mais c'est tellement peu

D'autre part, quand on parle de Chine plurielle, il faudrait distinguer la Chine du nord et la Chine du sud, entre lesquelles il y a plutôt affrontement que dialogue. Même s'il y a le lien de la langue, la langue écrite du moins, car de Pékin à Canton, on a affaire à un tout autre langage !

que n'existe pas. La situation du christianisme de Taïwan et de Hongkong, de ce point de vue, est tout à fait typique : on y concentre les forces pour repartir à la conquête éventuelle du continent, comme si la situation actuelle était transitoire, aberrante, et qu'on se préparait pour des temps meilleurs lorsque la Chine redeviendra ce qu'elle est censée être normalement ...

fait : demande d'aller vers l'autre, d'être avec lui, de lui être présent, d'accepter d'entrer dans les univers les plus lointains en assumant les limites d'un lieu et d'un moment particulier. Sans cette présence élémentaire, sans cette proximité avec ses risques pour soi-même et

pour l'autre, il est vain de vouloir un dialogue et d'en parler.

Mais le **dialogue** est comme un au-delà de la rencontre, et par l'intensité de présence, de confiance qu'il suppose, et par les risques qu'on y prend. Une simple anecdote illustrera ma pensée.

Il y a quelques jours, juste avant mon voyage pour la France, j'ai rencontré un vieux professeur chinois qui a plus de 80 ans et qui a passé une bonne moitié de sa vie ici où il a connu de façon intime des gens comme Valéry, Gide, Mauriac, de Gaulle, etc. C'est dire à quel niveau la rencontre inter-culturelle

a pu se passer à l'intérieur de ce bonhomme. Après m'avoir interrogé sur ce que je faisais et sur ma présence en Chine depuis 15 ans, il conclut :

— *"Oui, c'est bien, il faut continuer, c'est important pour la rencontre"*.

Alors, voulant saisir ce qu'il voulait dire exactement, j'ajoutais :

— *"Pour la rencontre, oui, mais peut-être aussi pour le dialogue ?"*

Il dit alors :

— *"Oh, le dialogue, le dialogue, on verra ça au 21^{ème} ou au 22^{ème} siècle ! On n'en est pas là !"*

Ceci doit vous permettre de situer ce que je vais dire et d'en comprendre la portée et les limites !

Quelques traits pour évoquer le paysage chinois

Lorsqu'on est sur place, en Chine, la première chose qui vient à l'esprit pour évoquer le pays, c'est la notion de **peuple**. C'est un peuple. Cela peut paraître bizarre, mais nous avons du mal, nous, occidentaux, à imaginer ce qu'est un peuple. Par comparaison avec la Chine, le peuple français n'existe pas. D'ailleurs, dans les cours de connaissance élémentaire de la France, on parle de "nation" française mais non de peuple français. Le peuple chinois est

unifié, lui, par une existence commune au long d'une histoire qui est vieille, selon les historiens, de 4.000 ou de 5.000 ans, plutôt 4.000 que 5.000 si l'on se réfère aux critères de définition de l'histoire. C'est aussi un peuple qui a une conscience commune fondée sur son écriture. Imaginons, par exemple, des gens de Norvège et de Grèce avec leurs langues différentes mais ayant une écriture unique ! Cette écriture est un lien très fort d'unité et de fondation du

peuple.

Ce peuple est lié à la terre et l'agriculture y joue encore un rôle très, très important.

Mais chaque Chinois est défini par son origine terrienne et chacun essaie d'y retourner. Aussi, lorsque quelqu'un est mort, on essaie d'y rapporter ses cendres.

Le peuple chinois est aussi un peuple jeune même si ce n'est pas une caractéristique spécifique de la Chine puisqu'on pourrait le dire de beaucoup d'autres pays.

- La Chine, c'est aussi une **société** centrée sur la famille, encore que les choses évoluent très vite en ce domaine. Cette société est groupée en unités de travail, les "*danwei*", qui sont le cadre de vie normal de tout Chinois puisqu'il y trouve, avec le travail, le logement ou les soins de santé. C'est pourquoi chacun a un très fort sentiment d'appartenance à son unité de travail, base d'un socialisme qui, en ce moment, en Chine, est fortement remis en

Un univers religieux chinois ?

Mais d'abord, à l'intérieur de cette réalité, à peine esquissée, peut-on parler d'univers religieux ? Et donc

cause.

- Tous ces traits définissent en fait un monde clos, imperméable à l'étranger. Celui-ci est saisi comme un intrus, voire comme un agresseur. L'étranger c'est le "*wai*", mot qui désigne l'extérieur alors que l'intérieur c'est le "*nei*", le bol. Et, en effet, pour saisir cela il faut se représenter un bol. Si le bol c'est la Chine, tout ce qui n'est pas de la Chine, c'est l'étranger. Si le bol c'est l'unité, tout ce qui n'est pas de l'unité, c'est l'étranger. Si le bol c'est la famille, tout ce qui n'est pas sous le bol, c'est l'étranger. Autant dire qu'en ce monde clos, imperméable, la rencontre est perçue d'abord comme confrontation et affrontement. Cela marque beaucoup pendant les premières années en Chine.

Pendant, avec l'ouverture actuelle de la Chine et l'irruption de la modernité, tout cela est en train d'éclater. Quelles seront les réactions ? Seront-elles, comme le pensent certains, de caractère religieux ?

peut-on parler de rencontre d'un univers religieux ?

Oui : Parce que les religions sont visiblement présentes en Chine et sont même représentées au sein d'une instance politique qu'on appelle "l'Assemblée consultative du peuple", qu'il ne faut pas confondre avec "l'Assemblée nationale" composée des députés "élus" par la population.

L'islam est probablement la deuxième religion de la Chine après le bouddhisme. Sa présence se repère, à Pékin même, par l'habillement des hommes qui portent une petite calotte blanche sur la tête. Mais il y a aussi des restaurants avec des inscriptions en arabe. Il y a des mosquées, comme il y a des églises chrétiennes, des temples bouddhistes ou taoïstes avec des offices... Le signe le plus évident d'un univers religieux, et qui ne saurait échapper à ceux qui, en Chine, voyagent un tant soit peu par le train, c'est le culte des morts dont on voit les tombes à la limite des champs ou au pied des collines. Ces tumulus de terre sont remontrés régulièrement au moment des fêtes. Ils portent la trace des objets en miniature censés accompagner le mort dans son autre monde ainsi que des sacrifices qui sont offerts (poulets égorgés par exemple). Et puis il y a, dans les maisons, les tablettes des ancêtres,

même si, aujourd'hui, elles sont remplacées par des photos disposées au dessus d'une sorte de petit autel devant lequel on vient régulièrement se prosterner.

Il ne faut pas oublier les "lieux saints", avec des pèlerinages, ni organisés, ni systématiques, mais réels. Les lieux saints, ce sont surtout les montagnes sacrées. Tous ceux qui ont eu la chance de gravir le mont Emei ont été frappés par ce cortège de vieilles femmes – beaucoup –, mais aussi d'hommes et de femmes de tous âges qui, visiblement, font pèlerinage en s'arrêtant au temple sur les flancs de la montagne. Sur ces montagnes sacrées, se mêlent, dans une sorte de syncrétisme religieux, les références confucianistes, bouddhistes et taoïstes. Ainsi, dans le même temple du mont Tai, on peut trouver des images bouddhistes et d'autres taoïstes ...

Certains lieux portent davantage les traces de l'histoire religieuse de la Chine : Xi'an, par exemple, avec la fameuse stèle nestorienne ou Quanzhou au Fujian dont je dirai un mot plus loin.

Mais à la question posée il faut également répondre : Non.

Non : Parce que là où nous sommes, là où je suis – dans le monde des universités et des instituts – c'est l'affirmation de l'incroyance qui est la plus manifeste. C'est l'affirmation tranquille d'une éducation et d'une formation athées. Parmi les étudiants ou les collègues que j'ai connus, ou que je connais, une seule de mes étudiantes s'est affirmée adepte du bouddhisme. Et encore, elle me l'a dit tout à la fin de ses quatre ans d'étude. Une collègue professeur m'a avoué une fois avoir eu dans son enfance, avant 1949, un vernis d'éducation chrétienne, sa famille étant probablement chrétienne. Enfin un étudiant s'est déclaré intéressé par le christianisme, au point de me dire : *"Je sais que je serai chrétien un jour ; je ne sais pas encore quand, mais je sais que je le serai"*.

Mais ce qui frappe surtout chez les gens que nous rencontrons, c'est l'absence totale de culture religieuse. J'ai très longtemps été choqué par cette espèce de confusion constamment faite entre religion, foi, et superstition. Une de mes meilleures étudiantes me disait un jour : *"Mais, Jacques, tout ça c'est la même chose !"*.

Ce qui retient encore de parler

d'univers religieux, c'est l'étonnement manifesté par certains devant les affirmations de foi que l'on peut être amené à faire devant eux. *"Comment être intelligent et croyant ? Vraiment, ce n'est pas convenable !"* — *"Vous, professeur d'université, croyant ? Est-ce possible ?"*.

Mais il y a plus et plus profond : c'est une sorte d'allergie à toute notion de transcendance. Tout est dans l'homme ou, plus précisément, tout est dans l'homme dans son rapport à la nature. Dans l'univers où je vis, je n'ai pas rencontré de références, même lointaines, à une symbolique religieuse quelconque. Le respect dû aux morts n'implique pas l'idée d'une référence à un modèle. Les anciens, les morts, les ancêtres ne sont pas normatifs pour la vie humaine. Ce qui est normatif, ce sont les vivants : les parents et, dans mon cas c'est très fort, les professeurs.

Dans le langage courant, d'ailleurs, il n'y a pas de références à des textes religieux, pourtant nombreux dans le bouddhisme et le taoïsme. Dans la langue, de nombreuses références sont tirées d'Annales historiques, d'oeuvres de poètes, ou alors du bon sens populaire, comme on a aussi dans notre français de vieux dictons populai-

res. Mais je ne repère pas de références explicites à des ouvrages comme le *Dao-de-jing*, le livre de la vie et de la vertu.

Voilà autant de choses que je

L'ouverture à l'ailleurs

Et pourtant, on rencontre une grande curiosité, une grande attention pour tout ce qui vient d'ailleurs, en particulier de l'Occident. A plusieurs reprises, j'ai dû faire un cours sur la mythologie gréco-romaine et l'univers biblique. Et même, courant 89, on m'avait demandé explicitement un cours sur la Bible. Mais malheureusement, alors qu'il avait été programmé pour la rentrée, ce cours a été supprimé dans le resserrement idéologique qui a suivi les événements de mai-juin 89.

Certains m'interrogent aussi sur ma foi ou ma prière. *"Qu'est-ce que c'est que croire en Dieu ? Pourquoi tu pries ? Qu'est-ce que tu fais quand tu pries ? A quoi cela te sert-il ?"*

Une autre occasion d'exprimer ou d'explicitier des choses sur la foi tient au fait que les Chinois aiment beaucoup qu'on leur raconte des histoires. Quand,

rencontre dans ma vie quotidienne et qui semblent a priori éloigner d'une approche positive d'une Parole de Dieu ou d'une parole sur Dieu qui serait peut-être révélation à l'intérieur même de l'histoire chinoise.

en classe, on sent l'attention qui se relâche, le mieux est de vite raconter une histoire, et cela marche à tous les coups, pas seulement avec des jeunes, mais aussi avec des gens plus âgés, plus vieux. *"Racontez-nous une histoire !"* Des histoires, on en a plein dans la Bible et dans l'Evangile. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point les paraboles sont parlantes pour des amis chinois et appréciées pour leur portée de pratique morale.

Plus rarement, car cela n'existe qu'avec de grands amis, se font jour des dialogues de fond beaucoup plus exigeants tel celui qui s'inaugura par cette question : *"Parle-moi de Jésus-Christ parce que je veux être bonne."* Souci d'une recherche éthique sur quoi appuyer un comportement moral. Un autre thème d'échanges qui a été très fort depuis 89, c'est celui de la non-violence.

Dans ces dialogues, j'ai toujours essayé de dire en quoi les comportements, l'attitude de Jésus-Christ étaient pour moi pertinents, normatifs, dans les relations humaines, y compris dans le cadre limité où je suis. Et mon accent a toujours porté sur la rencontre de l'autre, des autres, l'accueil des autres, y compris l'accueil du pécheur – et là, je pense en particulier à des situations touchant aux relations conflictuelles entre étudiants. Le discours que je pouvais tenir, là encore, me semblait entendu. Était-il intégré ? Toujours j'ai le sentiment d'une situation un peu contradictoire : je suis témoin d'une grande soif d'entendre ce qui vient d'ailleurs et j'ai le sentiment que cela reste quand même "en dehors du bol". On se heurte, semble-t-il, à des limites. Il semble difficile dans cet univers d'accepter une attitude inspirée par la compassion, le

Questions de vie...

Au coeur de ces rencontres se font jour, d'abord, des questions d'ordre moral : *"Pourquoi ne pas se livrer à toutes les expériences ?" "Toutes les expériences sont bonnes". "Est-ce que vous avez pris un jour de la drogue ?" "Pourquoi n'avez-vous pas fait ça ?" "Comment rester propre dans ce monde*

pardon, la responsabilité qu'on a aussi les uns vis-à-vis des autres, responsabilité que crée, par exemple, l'amitié et qui peut faire courir des risques. On dit souvent qu'en Chine, il n'y a pas de pardon. Est-ce seulement en Chine ? Une amie, dont j'ai été d'abord élève en France et qui, elle-même, a été élève et intime d'Althusser, m'a souvent parlé de lui et soulignait que la seule chose qu'il avait gardée de son éducation chrétienne, c'était la compassion. Il n'avait trouvé cela que là...

Peut-être, pour mieux faire comprendre les choses, dois-je évoquer une chose très traditionnelle en Chine : celle du disciple qui attend de son maître des conseils pour sa vie. D'une certaine manière, c'est dans ce cadre que s'inscrit ma présence car, pour certains de mes étudiants, je joue un peu le rôle d'une sorte de "gourou", de "référence".

de mensonges, d'avilissement, de corruption, de course à l'argent ?" La corruption, la course à l'argent sont le thème quotidien de ces dernières années...

Mais, il y a aussi des questions qui ont trait à la responsabilité historique de l'homme. Par exemple : *"Com-*

ment concilier aspiration à la liberté et pression sociale, contrainte sociale ?” ou bien : *“Pour une femme, qu'est-ce qui est historiquement le plus urgent ?”* Des jeunes filles, des jeunes femmes se demandent : *“Mais nous, comme femmes chinoises aujourd'hui, qu'est-ce qu'on doit laisser dans la trame de l'his-*

Jésus-Christ, "pédagogue"...

A travers ce que je viens d'évoquer, vous aurez déjà deviné la figure de Jésus-Christ qui se dessine en filigrane : Jésus-Christ dont les comportements, les attitudes, sont pertinents pour tout homme, où qu'il soit, de quelque culture, de quelque histoire qu'il soit, pour l'éthique de tous les temps. C'est un Jésus-Christ "pédagogue", qui renvoie à la liberté et à la responsabilité personnelle, mais

toire chinoise ?”

Autant de questions, donc, qui évoquent le sens de la vie, la quête du sens mais ce sont des questions qui nous font glisser de l'univers spécifiquement religieux à un univers plus large, à un **univers spirituel**.

qui ne refuse pas, à l'occasion, comme avec le "jeune homme riche", de rappeler la loi : "Qu'est-ce que dit la loi ?". Un Jésus-Christ pédagogue qui n'hésite pas non plus à donner des conseils de dépassement, d'au-delà, dans le comportement quotidien. C'est donc, pour employer un mot qui est à la mode, un Jésus-Christ qui serait paradigme de la vie humaine.

UN UNIVERS "SPIRITUEL" ?

A défaut de parler d'univers religieux, peut-on parler d'un univers spirituel dans le monde chinois ? Ce que je viens de dire sur la quête de sens con-

duit bien sur cette voie. Et, à cette question, je ne répondrai ni par un "non" ni par un "mais". Mon "oui" sera sans aucune réserve.

Construire une civilisation spirituelle

Cet univers spirituel se perçoit d'abord à travers une aspiration sociale qui se retrouve à tous les niveaux et qui est exprimée en des formules qui apparaissent d'abord comme des slogans, mais qui sont plus que des slogans. Ainsi, l'ambition affirmée par tous, depuis Deng-Xiaoping jusqu'au dernier des copains rencontrés dans la rue et au restaurant, c'est de construire une "civilisation spirituelle". J'ai souvent buté sur cette expression employée par mes amis pour traduire en français ce qu'ils pensaient en chinois. Il me semblait

qu'une telle formulation risquait de faire croire à un occidental que les Chinois voulaient réintroduire la religion et qu'il fallait trouver une autre traduction. A la réflexion, je crois qu'ils ont raison car ces mots expriment bien leur souci de construire quelque chose qui soit totalisant, global, y compris à travers la construction purement matérielle et sociale. Une telle formulation a un autre avantage : celui de nous inviter à ne pas réduire le "spirituel" au "religieux", dont il n'est sans doute qu'un cas de figure.

Une discipline personnelle

De cette aspiration individuelle et collective, je trouve également un signe dans ces pratiques matinales du *taijiquan* dont vous avez peut-être vu des images : mouvements très lents de gymnastique ou de danse, pourrait-on dire, qu'on voit pratiquer tous les matins dans les rues, les parcs et sur les campus... La traduction de "*taijiquan*" est : "*la boxe du faite suprême*". Pour moi, cette discipline

est vraiment significative d'un univers spirituel car, dans ces pratiques, il y a plus que le culte du corps et que la simple recherche de la santé.⁽¹⁾ Qu'est-ce donc que cette boxe du faite suprême ? Elle est liée aux arts martiaux qui sont nés dans les milieux monastiques bouddhistes et taoïstes. Elle prend donc son origine dans l'univers religieux. Mais sa pratique,

(1) Pour laquelle il y a d'autres pratiques : après la gymnastique obligatoire d'autrefois, il y a, maintenant, à la télé, une sorte de gymnastique quotidienne inspirée de l'aérobic !

aujourd'hui, n'est pas le reflet d'une expérience religieuse, c'est évident. Cependant, tout porte à y voir un chemin, une quête, un chemin de quête de soi. Il est probable que les adeptes qui sont fidèles à cette pratique pendant de longues années, voire sur toute une vie, vont très loin dans ce chemin de la connaissance d'eux-mêmes.

Quel est donc ce chemin ? Cette "voie", pour parler comme les taoïstes, consiste à entrer en soi-même en quittant la lumière extérieure. Mais il y a deux mots en chinois pour dire la lumière : l'un exprime la lumière extérieure et l'autre la lumière intérieure. Il faut donc prendre le chemin de la conscience personnelle, aller jusqu'au point de l'être humain qu'on situe, dans l'image de l'anthropologie chinoise, quelque part sous le coeur. Il faut aller là parce que c'est la source de la vie, c'est le point ultime de la connaissance, le vide où se situe la réalité suprême : la nature humaine, la nature originelle, l'esprit, le souffle primordial. Et, selon l'interrogation de Mencius, "qui va au fond de son coeur ?".

Pour les Chinois, le coeur est le lieu de l'affectivité mais aussi de l'intelligence et de toutes les facultés

spirituelles. Ainsi, qui va au fond de son coeur connaît sa nature d'homme. Or, connaître sa nature d'homme c'est connaître le ciel, c'est-à-dire connaître Dieu. Je ne vais pas entrer ici dans le détail de cette voie inspirée autant du bouddhisme que du taoïsme. J'indique simplement que ce substrat spirituel qui marque les Chinois et que l'on découvre à travers ces pratiques quotidiennes, suggère une voie de l'immanence plutôt que prophétique ou messianique dans la mesure où celles-ci seraient davantage des témoignages de la transcendance.

La rencontre du monde chinois, je pense pouvoir dire cela maintenant, conduit assez vite à privilégier cette voie d'intériorité, de retour à la source. Or sur cette voie, on n'est pas seul. Et quand, le matin, on se met à faire le "*fajiquan*"... il y a du monde ! Je ne crois pas rencontrer là de bouddhistes ou de taoïstes mais je rencontre des hommes et des femmes qui, dans ces 20 ou 30 minutes d'exercice matinal, croient en la possibilité d'un meilleur rendement dans leur vie quotidienne, et aussi, sûrement, recherchent une vie plus intense, plus profonde, plus personnelle.

Continuer à vivre les signes de la foi

Le chemin sur lequel je m'engage ainsi ne s'accompagne pas du tout d'un rejet de tout ce que j'appellerais : "la face de l'Être", de ce qui est "révélation" et célébration d'une oeuvre de salut. Mais cet aspect des choses, je le vis à travers tout ce qui est symbolique et rituel. Au fil des années, les "signes" et, pour moi, les signes de la foi chrétienne prennent même de plus en plus d'importance : une "chapelle" dans un coin de ma chambre, la croix – je porte toujours une croix, même si elle n'est pas extérieure, elle est sur moi –, l'eucharistie quotidienne et, depuis quelques mois, la Présence réelle. Ce signe, aujourd'hui, je le veux chez moi. A défaut de pouvoir traduire la réalité dans

un engagement pour la libération de l'homme, dont il n'est pas question dans le contexte où je suis, je la maintiens vivante à travers tout ce qui est symbolique et rituel. Je ne me cache pas que je retrouve ainsi en moi cette espèce de dualisme, d'écartèlement dont j'ai parlé plus haut. Quoi de commun entre l'Être et le Non-Être, entre le Plein et le Vide, entre la poursuite de l'Être à l'intérieur de soi et la reconnaissance de la face de l'Être tournée vers nous dans notre histoire ? Mais je ne choisis pas entre deux faces qui peuvent paraître s'exclure l'une l'autre. Je vis les deux et je cherche à maintenir cette tension que, je crois, seule la mort résoudra un jour.

QUELQUES QUESTIONS

De ce lieu qui est le mien, je voudrais, maintenant, faire écho à quelques questions qui me sont posées dans

cette rencontre d'autres voies spirituelles. (Et pas seulement "religieuses".)

Une christologie plus mystique et humaine

- La première question concerne la christologie ou les christologies.

Traditionnellement, la réflexion sur Jésus-Christ est centrée sur le

prophétisme et le messianisme, et l'on présente d'abord Jésus-Christ comme "sauveur", "rédempteur", comme en faisant l'impasse sur sa vie intérieure, sur son intériorité. L'histoire du salut est ainsi, systématiquement, au coeur de toute christologie. A titre d'exemple, je vous livre une phrase très caractéristique – et à mes yeux très contestable – relevée dans le livre de Hans Küng que j'ai déjà cité : *"Les grands prophètes d'Israël, qui se situent toujours dans le face-à-face avec Dieu, n'étaient pas davantage des mystiques tournés vers l'intérieur, dans l'expérience de l'unité, que le Jésus des Synoptiques (malgré quelques percées mystiques de l'Evangile de Jean)".*

Bien entendu, j'accepte les formulations traditionnelles de la foi chrétienne : elles expriment la foi que je vis chaque jour, que je célèbre chaque jour. Mais je me demande si on ne pourrait pas en quelque sorte remonter un peu en amont de ce Jésus-Christ sauveur et s'interroger sur sa conscience, sur le chemin intérieur qu'il a parcouru pour parvenir à cette connaissance, à cette reconnaissance de sa nature de Fils, et à celle de la paternité de Dieu : chemin de conscience, chemin d'homme, chemin mystique, quête

intérieure au coeur d'une foi religieuse – sa foi juive – et de sa pratique à travers une interrogation des Ecritures et de leurs interprètes. Nous-mêmes ne faisons pas autre chose. Certes, les Evangiles restent très discrets là-dessus, et c'est pourtant la partie la plus longue et la plus décisive de l'histoire de Jésus. Il ne s'agit pas là de s'enfoncer dans je ne sais quel psychologisme mais de prendre au sérieux ce que nous affirmons quand nous disons que Le Christ est homme et Dieu. Il s'agit de saisir cette affirmation de foi comme la clef de toute recherche intérieure par laquelle l'homme s'engage dans la quête de son origine ou de sa vocation divine.

De cette démarche intérieure de Jésus, nous avons même des indices dans la période de ce que l'on appelle sa vie publique. Lorsque Jésus se retire dans la solitude pour prier, quelle était sa prière ? Doit-on l'imaginer autre que l'expérience humaine nous le laisse entrevoir : prière qui est quête de l'Etre dans le Non-Etre ? Jésus-Christ n'a-t-il pas vécu aussi cette chose-là ?

Comment faut-il comprendre la démarche émerveillée de Jésus envers le Centurion et son attitude devant Pilate ? Etait-ce pour signifier que le salut était offert à tous les hommes – ce qui est vrai ! – ou bien n'était-ce pas le

besoin vital qu'avait Jésus de s'ouvrir à l' autre jusqu'à l'excès et de rencontrer ainsi un Dieu plus grand que ce que lui disait sa foi juive, un Dieu à la mesure du Père ?

Le signe de Jonas qui nous est présenté dans l'Evangile comme annonce de la Résurrection n'est-il pas aussi une référence à ce pauvre Jonas ballotté, ne sachant plus quoi dire, réduit au silence et Jésus lui-même réduit au silence ?

Enfin, dernier signe qui devient pour moi de plus en plus parlant : le

La Trinité

A travers le mystère de la Trinité, nous essayons de dire des choses essentielles sur Dieu, sur le Fils, sur l'Esprit. Il me semble même que nous réussissons peu à peu à mieux penser l'Esprit de manière plurielle. Cependant, notre expression est souvent tellement anthropomorphique que les Chinois ne pensent pas du tout à l'Esprit mais à Marie. Or, je voudrais faire remarquer que l'idée de la Trinité n'est pas le monopole du christianisme. On la retrouve par exemple dans le taoïsme, avant même toute influence du Christianisme. Je vous cite seulement un

coeur transpercé qu'on reconnaît souvent comme l'acte ultime du sacrifice de Jésus-rédempteur, n'est-il pas aussi le dernier acte du coeur qui se vide et du retour à la source, par le vide ultime ?

Voilà ce qui m'interroge aujourd'hui et, pour dire les choses de manière "carrée" et sans nuances : j'aimerais que l'on retrouve une christologie plus humaine et mystique que divine et rédemptrice.

passage du Dao-de-jing : *"De la Voie naquit un ; d'un, deux, et de deux naquit trois engendrant dix mille, c'est-à-dire le monde, l'univers.* En faisant cette citation, je voudrais inviter à faire un peu abstraction de nos représentations très occidentales pour essayer, non seulement de situer la place de chaque "personne" et en particulier de l'Esprit dans l'aventure humaine, mais pour essayer d'exprimer que la Trinité comme telle, le mystère d'un Dieu qui ne se résout pas en Un, exprime le mieux la dimension mystique, contemplative de la foi.

Quelle "urgence" ? Quel "défi" ?

Pour finir, je voudrais faire quelques remarques sur deux mots : "urgence" et "défi", que je trouve souvent employés ces dernières années dans les études chrétiennes sur la rencontre avec des religions ou avec des univers spirituels autres.

Ces deux termes me gênent autant l'un que l'autre. Peut-on parler d'"urgence" quand on se rapporte à l'histoire humaine ou même à l'histoire judéo-chrétienne ? Qu'est-ce que 20, 50, ou 100 ans ? Vraiment peu de choses. Pourquoi la précipitation d'aujourd'hui ? En fait, la rencontre n'est pas nouvelle, elle a déjà eu lieu, elle a des siècles d'histoire. Ainsi au Quanzhou, l'un des lieux les plus étonnants de la Chine, se sont rencontrées, au 14^{ème} - 15^{ème} siècles, toutes les religions : islam, bouddhisme, hindouisme, judaïsme, christianisme ... Tous les "ismes" que vous voulez y ont cohabité ! Aucune raison de se précipiter aujourd'hui...

Et puis le mot "défi". Il évoque l'idée de conquête d'un plus faible par un plus fort : eux ? nous ? La rencontre serait-elle un danger pour les chrétiens ? Autre versant de cette question : Aurions-nous la prétention de croire que le christianisme, tel que nous l'exprimons

aujourd'hui, est le fin du fin en matière de discours sur Dieu ? Si c'est le cas, en effet, toute rencontre qui viendrait contester ce christianisme, risquerait de tout remettre en cause ... Je pense, au contraire, qu'il faut parler de chance, d'ouverture plus grande. Et, à partir de là, il faut résister à la tentation de vérifier, à chaque pas qu'on fait dans l'histoire de l'Eglise, si on rend bien compte immédiatement de la vérité globale du christianisme dans sa rencontre de tel ou tel univers spirituel. C'est bien le cas de le dire : laissons le temps à l'Esprit. Travaillons, sinon pour le 21^{ème} siècle, qui est tout proche, du moins pour le 22^{ème} !

Ainsi, nous sommes ramenés au rôle de l'Eglise parce que nous vivons, nous témoignons pour, par et dans l'Eglise. Mais il y a des temps différents. Il y a eu celui de l'expansion, celui de l'activité missionnaire dans toute son ampleur, au sens classique du terme, qui peut ressurgir un jour et qui n'est pas si loin : qu'on pense aux débuts de l'Action Catholique, de la Mission de France et des Prêtres Ouvriers : "Nous referons chrétiens nos frères ..." Et puis, il y a d'autres périodes qui sont d'inté-

riorisation, de silence, de patience...

Les urgences, aujourd'hui, elles sont ailleurs et vous les connaissez

L'humour de l'Esprit

Mais il est vrai que ce qui nous presse, (je reprends ici une phrase du document "*Dire Dieu aujourd'hui*") c'est de ne pas pouvoir communiquer avec les autres en Christ alors que l'on partage sur tout... Ce qui nous presse, c'est de partager l'Eucharistie avec ceux de nos amis les plus intimes qui sont devenus nos compagnons (compagnes) sur le chemin de la quête de Dieu. Il y a quelques années, ce sentiment me poussait à méditer beaucoup sur l' "heure", l'attente de l'heure, la venue de l'heure. Et puis, même ce sentiment d'urgence intérieure, on peut être amené à en être défait, dessaisi car l'Esprit a de l'humour. Humour, c'est vrai, qu'il n'est pas toujours simple de reconnaître comme tel quand il nous invite à nous effacer.

En terminant, je voudrais cependant évoquer une amie de longue date. Elle m'a souvent interrogé sur Jésus-Christ. J'ai attendu longtemps avec elle le moment d'aller plus loin. La dernière fois que nous avons parlé religion, c'est

autant que moi. Ce sont les problèmes que posent la démographie, les désordres économiques, toutes les guerres...

la veille de la Trinité, au mois de juin, et justement, elle m'interrogeait sur la Trinité. Mais ensuite, elle m'a fait part de son itinéraire actuel après tous ces échanges sur Jésus-Christ et ce long compagnonnage avec moi. Elle m'a dit qu'elle allait maintenant axer sa recherche sur le bouddhisme, excluant le christianisme parce qu'il venait de l'Occident, excluant le taoïsme avec ses références à la transcendance et à la vie au-delà alors qu'elles sont absentes dans le bouddhisme (Dans celui qu'elle rencontre à travers des textes, non à travers des personnes). Au moment où je pensais que, peut-être, on allait se rencontrer, elle trouve ainsi un autre chemin pour continuer sa quête personnelle ... et moi-même je quitte Pékin pour aller à 1.200 kilomètres de là !

La rencontre nous amène, un jour ou l'autre, à l'effacement. L'effacement, c'est l'Esprit qui se fait connaître en nous, bien sûr, mais aussi à nos frères, nos soeurs d'autres univers culturels.